

Birobidjan

par Hannah Steiner.

Ou

Comment les sœurs Sérapiennes traversèrent la Russie

Qu'est-ce que la Russie? La Russie : c'est un pays où l'on peut faire les plus grandes choses avec de minces résultats. (Astolphe de Custine)

Heureux ceux qui sèment et ne récoltent pas. (Abraham Sonne alias Avraham Ben Yitzhak)

Maintenant pourrions-nous nous taire sur un autre argument ? (Asher Beilin à propos des silences « sans raison » de Abraham Sonne)

Thessalonique... une autre fois

Je l'aime bien même si son entêtement à tout faire différemment des autres — *on ne fera jamais de moi un mouton !* — m'agace à un point tel que je ne peux que l'envoyer bouler. J'ai parfois l'impression de réussir à lui faire comprendre que sa soif d'originalité le place dans le troupeau (moins imposant que l'autre, mais troupeau quand même !) des conformistes de l'anticonformisme : mais, ça ne dure jamais longtemps. J'admets, à sa décharge, que son besoin d'agir à l'encontre des normes est parfois amusant et instructif — pourvu qu'il ne me force pas à embarquer dans des affaires complètement farfelues comme il a réussi à faire l'autre jour.

L'autre jour il m'a eue.

Il m'a eue parce qu'il a profité de la présence de Christiane et Stéphanie, deux amies qui, — elles non plus ! — ne se plient pas volontiers aux règles, pour me proposer une idée, certes originale, mais combien saugrenue !

Prétextant l'anniversaire de Stanley Kubrick — notre metteur en scène vénéré — les deux amies avaient organisé un dîner pour le départ de Fiorenzo (mon « original »). Ève ayant eu un empêchement de dernière minute (ce qui n'était nullement exceptionnel lorsqu'elle devait accompagner Fiorenzo) et Iketnuk étant pris dans une de ses histoires à dormir debout, j'étais la seule invitée qui se présenta avec le fêté. Sans doute pour en finir avec les panégyriques de Kubrick et les critiques de ses épigones, Christiane invita Fiorenzo à

| |
|--|
| Stanley Kubrick.26/7/1928 — 7/3/1999. Parmi ses chefs-d'œuvre : Lolita (1962) 2001 A Space Odyssey (1968) A Clockwork Orange (1971) Barry Lyndon (1975) The Shining (1980) Full Metal Jacket (1987) Eyes Wide Shut (1999) |
|--|

nous parler de son exode. Quelques mots sur la Suisse de sa jeunesse, et puis, fidèle à son laconisme congénital, il coupa court et me fixant mi-ironique mi-penaud : « Ton voyage est bien plus intéressant et toi, tu es bien plus disert ». On eut beau insister pour qu'il nous en dise un peu plus, il tint dur. Bien que je soupçonnasse qu'il y eût anguille sous roche, je laissai tomber toutes mes défenses et, naïve, m'envolai sur les ailes de l'enthousiasme.

Et, il m'a eue.

J'expliquai que je voulais exploiter cette occasion unique pour visiter Thessalonique, la ville où mon grand-père avait grandi avant de s'enfuir à Montréal. Il n'y avait plus remis les pieds et il n'en parlait pratiquement jamais, mais son extravagance, son agitation, son habillement — on l'eût pris pour un personnage de Albert Cohen — en disait long sur ses origines

juives/méditerranéennes. Fascinée par mon drôle de grand-père, intriguée et accablée par les numéros tatoués sur les amis de mon père, je dévorais livre après livre sur l'histoire des juifs. Dès mon adolescence, juive dans l'âme, je rêvais d'un voyage dans la Jérusalem des Balkans à la découverte du chaînon manquant de mes racines.

Bien que Céphalonie (patrie des personnages de Cohen) et Corfou (l'île d'origine de l'écrivain) soient dans la mer Ionienne et Salonique dans le nord de la mer égéenne pas bien loin de la Turquie c'est la séfaraditude qui les unit.

Craignant une intervention de l'artillerie lourde de Fiorenzo, j'ajoutai que la métaphore du chaînon manquant était moins bancal, qu'il ne paraissait, car les racines sont des chaînes. Des chaînes dont je me leurrais de me défaire, toutes les fois que les aléas de la vie les rallongeaient en ajoutant un nouvel anneau.

Malgré les efforts, mon rêve se brisait constamment contre le mur de ma précarité économique. Et voilà que le coup de boutoir de l'exode abat le mur, libérant le rêve.

Je fus intarissable sur la ville que j'avais parcourue des dizaines de fois avec *Google Street*. Je leur parlai de l'importance de la langue française dans cette ville turque qui s'appelait jadis Salonique ; des idées du Bund importées par les juifs fuyant l'Ukraine, terre de pogrom ; des Sépharades emportés par les navires vénitiens ; des neuf mille juifs « valides » amassés sur la place de la liberté pour des travaux forcés ; des trains déchargeant 37 837 juifs dans les fours nazis... Les demi-sourires, les yeux écarquillés, les questions et les hochements approuvants des deux amies huilaient mes engrenages et ma langue tournait insouciant de l'impassibilité de Fiorenzo. Mais, malgré l'enthousiasme, il m'était impossible de ne pas sentir que l'indifférence affichée par ce dernier cachait un certain désaccord. Stéphanie le sortit de sa torpeur en lui demandant ce qu'il pensait du voyage. Elle aurait mieux fait de ne pas le réveiller. Mais, son « sommeil » n'étant qu'un terrier pour ses pensées, même sans l'appel de Stéphanie, elles auraient trouvé l'occasion de sortir s'accrochant aux mots.

Tout avait trop bien commencé.

Le rêve de Salonique peut enfin se réaliser ! N'ayant plus de soucis économiques pourquoi devrait-elle y renoncer ?... Il est important, fondamental qu'elle visite la ville de ses ancêtres... En chemin, pourquoi pas quelques jours à Venise, qu'elle aime tant ?... Une escale à Céphalonie ou Corfou en hommage à Cohen... Et un saut au Liban, terre chérie par son père... Certainement pas en Israël, mais on ne sait jamais... C'est aussi la période du festival de Thessalonique... Un arrêt à Livourne, pas bien loin du Treppe, sur la voie de retour, pourquoi pas ?

Je ne l'avais jamais vu si loquace, donc malgré ce qu'il m'avait dit, il était convaincu que c'était une maudite bonne idée. Et, pour finir, il demanda à Stéphanie ce qu'elle en pensait. Elle lui répondit qu'après ce qu'elle avait entendu, il n'y avait pas de doute possible : « Il faut qu'elle y aille ».

Nous levâmes nos verres à Thessalonique. Les verres n'avaient pas encore retrouvé leur place que, oublieux de son tant aimé *multa paucis*, il reprit la parole : « C'est à Hannah de décider. C'est sûr. C'est à elle. Mais... entre amis, on peut bien se donner des conseils.... » Il s'interrompit et en me fixant avec un regard mélancolique qui ne promettait rien de bon, il ajouta : « Ce que tu as appelé ton *exotisme hébraïque* me semble être la clef pour ouvrir une autre porte, moins clinquante, mais plus exotique. » Une pause digne d'un acteur de l'*Actor's Studio* et puis : « Il y a des années, quand nous étions un couple pas trop malheureux, nous avons eu un autre rêve brisé par la précarité. »

Une autre pause. Très longue, trop longue. J'y mis fin pour qu'il arrête de me regarder avec ses yeux de chien battu toujours prêts à l'aider quand il sent que c'est loin d'être gagné.

« Si tu fais allusion à l'achat d'une maison en Sicile... je ne vois pas le rapport.

- Moi, non plus... un autre... te souviens-tu du voyage de Moscou à Pékin en Transsibérien ...
- Oui... mais je continue à ne pas voir où tu veux en venir.
- Pas du tout ?
- Pas du tout.
- Et pourtant... le lien... le lien est clair, c'est l'exotisme hébraïque.
- Si tu le dis ! Moi, je ne le vois pas.
- Sur terre il n'y a que deux territoires juifs officiels : Israël et Birobidjan.
- Biro... quoi ?
- Birobidjan.
- Ça ne me dit absolument rien. »

Christiane et Nathalie non plus n'avaient jamais entendu ce nom-là. Les doigts de Christiane, insouciantes du bruit ambiant, sans attendre les ordres de leur maîtresse, glissèrent dans wiki.

Birobidjan est une ville et le centre administratif de l'Oblast autonome juif de Russie. Sa population s'élevait à 74 791 habitants en 2014. C'est le seul exemple contemporain d'un territoire administrativement juif, à l'exception d'Israël. Le nom de la ville désigne également, en français uniquement, l'oblast autonome juif lui-même.

« Je continue ?

— Oui. Vas-y », lui répond Fiorenzo.

Birobidjan est située au nord de l'oblast, à la confluence de la rivière Bira, un des principaux affluents du fleuve Amour, et de--

Détails inintéressants... je reprends

Elle se trouve à 163 km à l'ouest-nord-ouest de Khabarovsk, à 630 km au nord de Vladivostok et à 6 014 km à l'est de Moscou...

Stéphanie l'interrompt : « 6000 km de Moscou ! Beaucoup plus que de Montréal à Vancouver » et à Fiorenzo de renchérir : « Plus que de Montréal à Paris.

— J'arrête ?

— Non, continue.

Située sur le tracé du Transsibérien,

— Maintenant tu peux arrêter. C'est ça qui est intéressant. Birobidjan est sur le Transsibérien et c'est une ville juive. Deux rêves au prix d'un, n'est-ce pas Hannah ! »

Je n'ai rien répondu. Quoique j'eus dit, il l'eût employé pour continuer à tisser sa toile.

« Il y a encore des choses intéressantes, reprit Christiane.

En 1945, Albert Einstein crée le Fonds Einstein en coopération avec Ambidjan (American Birobidjan Committee, créé en 1934 aux États-Unis pour soutenir le développement économique de la première région juive créée au monde), afin d'y installer 30 000 orphelins juifs victimes des nazis.,

Et encore

La région avait été désignée en 1928 par le régime soviétique comme la future « Palestine sibérienne » pour les juifs ; ils y auraient été jusqu'à 150 000 à s'y établir, mais les sujets de cette colonisation se sont rapidement raréfiés. En 2020, les juifs de Birobidjan représentent 2 % de la population. »

Là, je devais intervenir :

« 2%... c'est loin de faire une ville juive !

— Est-ce que tu penses qu'à Thessalonique, il y en a beaucoup plus ? Si c'est pour voir des Juifs, il suffit de vingt minutes à pied en direction d'Outremont...

— Vraiment drôle ! Thessalonique, c'est aussi à cause de mon grand-père.

— Aussi ou surtout ?

— Écoute, peu importe si c'est aussi ou surtout, c'était ma décision.

— D'accord, ne t'irrite pas. C'était ta décision. Je voulais seulement te montrer une autre voie et, ensuite, à toi de décider. »

Je vous laisse imaginer avec quel sourire satisfait il insista sur « était ». Présomptueux comme il est, il était sûr que j'aurais changé d'avis. Ce qui est certain, c'est qu'il eût complètement gâché la soirée, si Stéphanie n'avait pas fait de langue et de sourire pour transporter la conversation sur un terrain neutre : « Est-ce que vous saviez que l'ONU

a décrété 2019, année des langues autochtones ? Moi, je viens de l'apprendre. »
Personne ne le savait. Nous passâmes le reste de la soirée à parler du changement de la perception des Indiens dans les Westerns (nous nous refusâmes d'appeler « autochtones », les Indiens) et à regarder des extraits sur YouTube.

Christiane ouvrit une bouteille de Fendant pour saluer Fiorenzo et « sa » Suisse.

Il m'accompagna. Nous marchâmes jusqu'au coin de Duluth et Saint-Denis sans dire un mot.

« Bonne nuit,

- Bonne nuit. Je ne l'ai pas fait pour t'emmerder...
- Pas tes histoires d'intentions, s'il te plaît ! Ciaò.
- Penses-y.
- Je vais y penser. Ne crains rien... et puis je peux compter sur toi pour ne pas oublier. Ciaò. »

J'y pensai. J'en parlai à Ik qui trouva que, pour une fois, Fiorenzo ne mouillait pas dans la platitude. Mais, ce ne fut pas Ik qui me fit changer d'avis. Ce fut le récit enthousiaste d'un voyage en Transsibérien de Laurence, une amie chez qui je dînai avec Christiane et Stéphanie. Oui, l'idée de « réaliser deux rêves au prix d'un » n'était pas si bête (Fiorenzo, cette fois tu as gagné, mais ne t'excite pas : continue à regarder où tu mets les pieds : les montagnes sont, parfois, inamicales).

Toujours cette soirée-là, après quelques verres de vodka, nous devînmes les sœurs Sérapionnes unies dans la traversée d'une Sibérie immense qui, en cette saison, n'est ni blanche ni froide ni envahie par les moustiques, mais qui n'a pas renoncé à ses 13 millions de kilomètres carrés.

« Sœurs sérapionnes » est inspiré par les « frères sérapions », un groupe d'écrivains russes des années 1920 dont le plus célèbre, et sans doute le plus génial, est Lev Lunts (1902-1924).

Le 20 août, nous attendons à la porte A55 le départ du vol AF345 pour Paris, qui a deux heures de retard. Ce retard ne nous enchante pas, mais pas d'inquiétude : le vol pour Moscou ne part que six heures après l'arrivée à Paris.

* * *

J'ai décidé de ne pas écrire un journal pendant le voyage. Interrompre les soirées ou retarder le sommeil pour malaxer ce qui m'avait semblé intéressant ? Non. Le « compte rendu » n'aurait pas été fidèle ? Et alors ? Je n'aurais pas respecté le « contrat » de l'exode ? Et alors ?

Moscou

J'ai du mal avec les hargneux et, avec les hargneuses, je ne vous dis pas. Mais, dans le salon de l'*Ambassador suite* du Metropol, j'ai compris ceux qu'Internet ensauvage et rogne — *compris*, c'est un grand mot, mais, contentons-nous. Ayant passé de longs moments à visiter l'hôtel sur Internet, je n'eus droit à aucune surprise et dieu sait si ce ne sont pas les surprises qui empêchent l'esprit de s'endormir. Est-ce que je pense vraiment ce que je viens d'écrire ? En me relisant j'ai comme la sensation d'avoir inversé cause et effets. Et si les surprises n'empêchent pas l'esprit de s'endormir, mais c'est l'esprit non endormi qui crée les surprises ? Hannah, calme-toi, ne joue pas à la suceuse de mouches !

Tout ça pour dire que, dès que je suis entrée dans la suite, je me sentais comme chez moi. Je le dis et Christiane me traita de snob blasée.

Le premier jour, les Sérapionnes empruntèrent trois voies différentes : Christiane alla à un rendez-vous avec une actrice amie d'une amie ; Stéphanie fit une visite impromptue à un écrivain qui, selon leur amie commune Anastasia, « Aimait les surprises, par-dessus tout » ; moi, libre comme l'air, je m'emprisonnai dans le Kremlin — ce qui n'a certes pas surpris l'ange tutélaire des touristes.

Décidemment je n'avais pas préparé mon voyage aussi bien que mes sœurs!

Je fus la dernière à sortir et la première à rentrer. Même si j'avais lu que le Kremlin était une citadelle, dans ma tête, il n'était qu'un palais-forteresse. Voir les églises qui se trouvaient entre ses murs m'étonna comme si j'avais vu des gondoles dans le Saint-Laurent. J'ai parcouru au pas de course les trois cathédrales en arrêtant pour un temps décent seulement devant l'iconostase de *L'Annonciation* pour chercher, sans succès, la célèbre *Trinité* de Roublev. J'ai marché, marché et marché. Mes pieds, affreusement insensibles à la culture et vivement sensibles à la matière et à la forme de mes chaussures, hissèrent le drapeau blanc. Je fis semblant de rien. À mon âge, pas question de m'asseoir sur la Place Rouge (qui n'était ni vide ni blanche, Stéphanie !), comme ce groupe de bruyantes adolescentes ! Je fis semblant de rien et ils — les pieds — s'allièrent à mes jambes pour vaincre la résistance de mon esprit qui fut inébranlable. Les seules choses que cette union du bas obtint furent une caresse aux cuisses, la sortie du talon emprisonné dans la *flueog* gauche et un ordre qui se voulait aussi consolatoire : « En avant, marche, l'hôtel est à quelques pas ». Mes pieds, qui avaient sans doute compté le nombre des pas, trouvèrent ce « quelques » hypocrite et méprisant et réagirent en me tordant une cheville.

De peine et de misère nous arrivâmes à l'hôtel où nous avons ratifié la paix.

Vautrée sur un fauteuil qui s'attend à plus de classe, les pieds croisés sur une chaise comme Henry Fonda dans *Poursuite infernale*, le revolver de la télécommande qui tue des pages vidéo comme dans les pires spaghetti westerns...

Arrêt sur image.

Pourquoi ces références américaines au cœur de la Russie ? Ai-je laissé mon esprit outre Atlantique ? Devrais-je danser le prisiadki, boire une bouteille de vodka assise sur le rebord de la fenêtre, chanter Kalinka avec la voix de Vedernikov, rapper des chastushki, peindre des icônes comme... Quelle conne ! Ah ! Voilà, tire avec ton pistolet fouineur... Roublev... La Trinité... Voilà pourquoi je ne l'ai pas vue... Elle est dans un musée... Roublev... le film de Tarkovski... parfait... voyons si je le trouve, ce chef d'œuvre...

Je m'installe, correctement, comme ma mère aurait aimé.

« Tu regardes la télé ! C'est Christiane qui vient de rentrer.

— Non, je regarde Andreï Roublev.

— À la télé !

— À la télé. »

Arrêt sur image. Le blof blof du passe-partout a pris la relève de celui du cœur arrêté par les Tatars.



« Tu es restée toute la journée enfermée à regarder des films ? » Je lui parle de ma visite au Kremlin et des injonctions de mes pieds. Ça l'amuse, la personnalisation des pieds. Un petit verre, et c'est son tour :

« J'ai passé la journée avec Natalia, Natalia Bondartchouk, une femme magnifique et une actrice hors-pair. Tu connais certainement les films de son père, Sergueï Bondartchouk.

— Le réalisateur de *Guerre et paix* ?

— Oui, lui. Réalisateur et acteur. Dans le film, il joue le rôle de Pierre, l'ami d'André.

— Quel hasard, avant que tu arrives, j'ai pensé à lui.

— A Bondartchouk ?

— Non, à Pierre. Non, pas vraiment à lui... mais... Je naviguais dans les stéréotypes sur la Russie et, à un certain moment, je me suis vue assise sur le rebord d'une fenêtre à siffler une bouteille de vodka. Maintenant que tu me parles du film, je pense que ça doit être la scène avec Pierre qui joue au macho qui me l'a inspirée. Tu ne veux pas qu'on regarde le film ?

- *Guerre et paix ?*
- Non, *Andrei Roublev*.
- Trop triste. Je vais m'allonger, en attendant Stéphanie. »

Christiane se retire dans sa chambre. Je reprends Roublev.

Un coup de fil de Stéphanie. Elle va nous rejoindre au restaurant. Elle arrive pour le dessert. Elle n'a pas faim. Elle a mangé une énorme portion de Medovik : « un gâteau au miel qu'on trouve dans tous les cafés russes, un peu comme le tiramisu dans les restaurants montréalais ». Elle s'est promenée tout l'après-midi avec Viktor, un ami d'Anastasia. « Il nous invite toutes les trois à déjeuner près de la station de métro *Kropotkinskaïa* où Anastasia a rencontré Omon. Quelle journée! Je ne sais pas si j'ai déjà autant marché de ma vie. Pelevine est infatigable

Il s'agit de l'écrivain Russe Viktor Pelevine auteur d'un célèbre roman : *Omon Ra*. Ce roman avait été inspiré par la vie de Omon (1952-1998) un « cosmonaute » russe arrivé à Montréal avec Anastasia Komiakova (1953---) une amie de Viktor. (Voir Nadia Duhamel, *Omon, l'homme aux chiens*, Le Monstre, Vol. IX, T. I.)

- Tu n'as pas eu mal au pieds?
- Pas du tout.
- Pourquoi je n'ai pas ta chance !
- Parce que tu préfères les belles chaussures aux chaussures confortables.
- Ça doit être ça » lui répondis-je, contrariée.

Christiane ne viendra pas car elle a un rendez-vous avec Natalia et sa mère, une femme sakha, originaire de Yakoutz, dans le nord-est de la Sibérie. Elle aurait aimé que nous aussi nous soyons là : « Elle a certainement bien des choses à nous raconter sur son pays. Et si les pommes ne tombent pas des pruniers, elle ne flirtera pas avec les lieux communs! »

Intriguée comme je suis par les écrivains, je décidai d'accompagner Stéphanie.

Je me suis ennuyée comme un rat mort. Difficile de placer un mot. Il caqueta sur tout et rien en gloussant orgueilleux à ses plates saillies qui nous laissaient indifférentes. Quand Stéphanie lui demanda s'il avait de nouvelles de Youri le fils d'Anastasia, il oublia de répondre et nous parla du Québec, où il avait passée dix jours, comme s'il y avait toujours vécu et nous étions des touristes ignorantes comme des phoques. Et sur son nouveau roman ? Il fut intarissable. Sur le pas de la porte, Stéphanie lui redemanda des nouvelles de Youri. « Il vit pas loin de Skovorodino et un de mes amis qui habite là-bas... » Pas de pas des portes qui tient, il se lança dans une homélie sonnifère sur le colonialisme, les autochtones et la religion que la sainte sonnerie du très saint téléphone réveillée par les saintissimes paroles de la très sainte Christiane silença : « Notre amie nous attend. Je vais t'appeler avant de partir. » Amen.

Stéphanie, bien que moins critique que moi, ne put pas s'empêcher de me dire qu'il avait été insupportables. « Je me demande comment Anastasia a pu m'en parler comme d'un

être attentif, sensible, sobre oui, elle m'avait dit sobre ! » Je jouai ma philosophe en proclamant que « l'amitié aveugle, bien plus que l'amour. »

Je tombai de nues lorsque Christiane me dit qu'elle serait restée quelques jours à Moscou : « J'ai plein de gens intéressantes, des cinéastes, toutes des opposantes de Poutine qui ont besoin des relais en Occident... » Stéphanie ne sembla pas surprise. Même si elle ne me l'a jamais dit je crois qu'elle pensait qu'il y en avait une, parmi ces gens intéressants, qui l'intéressait particulièrement.

Christiane nous accompagna à la gare et aida Stéphanie à s'installer. En sortant de la cabine de sa femme elle ne réussit pas à cacher les larmes. « Ce n'est rien. Tout va s'arranger. »

C'EST TOUT ?

NON CE N'EST PAS TOUT.

Pour vous ouvrir ou vous couper l'appétit, voici quelques mots extraits de la quinzième lettre écrite par Astolphe de Custine il y a 180 ans (à quelques jours près) : « À chaque pas que je fais ici, je vois se lever devant moi le fantôme de la Sibérie, et je pense à tout ce que signifie le nom de ce désert politique, de cet abîme de misères, de ce cimetière de vivants, monde des douleurs fabuleuses, terre peuplée de criminels infâmes et de héros sublimes, colonie sans laquelle cet empire serait incomplet comme un palais sans cave. »

Kazan

Quand, comme écrivit La Fontaine, *il pleut dans l'escarcelle*, l'économie part à vau-l'eau et en fait nous partîmes en réservant deux compartiments entiers. Vous, qui n'avez pas l'escarcelle bien mouillée, vous allez certainement crier au scandale : « huit places pour trois personnes, ça, c'est jeter l'argent par la fenêtre et à tant faire pourquoi pas en première classe ! » Et moi, bien élevée par une mère allergique aux gros mots (*Avez-vous noté, vous, attentives lectrices, que c'est la deuxième fois que je présente ma mère comme une bourgeoise coincée ? Ce sera la dernière.*) et moi, donc, je ne vous envoie pas bouler, et je ne vous dis pas non plus de vous mêler de vos oignons, mais, sans trop tourner autour du pot : « Primo nous avons besoin d'un minimum d'intimité et deuxio, notre gauchisme nous empêche de côtoyer des hommes d'affaires (les seuls, parmi les gens sensibles à l'économie qui peuvent se permettre la première classe).

Christiane s'étant retirée, nous avons deux compartiments à nous deux. Je proposai à Stéphanie qu'elle vienne dans mon compartiment. Non, cette nuit, elle préférait être seule. Elle allait vraiment mal.

Impossible de m'endormir. Je n'avais pas pensé que le bruit des rails m'aurait autant dérangée. J'ai feuilleté quatre ou cinq livres, lu quelques passages par-ci par-là, avant de m'endormir vers quatre heures du matin. Il n'était pas encore cinq heures quand Stéph est

entrée et sans dire un mot m'a pris la main et s'est couchée à côté de moi. On est restées muettes, sans bouger jusqu'à Kazan. Bien que je me sois dit le contraire, je suis presque sûre que d'avoir dormi, autrement pourquoi ne me serais-je aperçue que de deux arrêts ? Stéphanie aussi avait eu l'impression de ne pas avoir dormi. L'impression. L'impression fautive de presque toutes celles qui disent « cette nuit, je n'ai pratiquement pas dormi ».

Christiane avait réservé deux chambres à l'hôtel Giuseppe. « J'avais beaucoup aimé chez Giuseppe à Ferrare et puis un hôtel au nom italien au Tatarstan... c'est intrigant, non ? » Mais, finalement elle ne connaîtra pas Giuseppe ! Non seulement le nom était italien, mais la cuisine aussi et surtout le style de la gestion : pour annuler la chambre en trop, il a fallu donner un copieux bakchich à une espèce de brute moustachue. C'est là que Stéphanie m'annonça que Fiorenzo leur avait donné 20 000 dollars pour les petites dépenses. Il lui avait demandé de ne pas en parler, elle avait tenu parole — jusqu'à Kazan!

La surprise dans la visite au Kremlin de Moscou était fille de mon énorme ignorance, je n'aurais donc pas dû être surprise par le Kremlin de Kazan : je le fus. Je le fus parce que j'étais sûre (d'où me venait cette idée ? sans doute de ma réserve d'idées sans fondement) que les autres Kremains n'avaient rien de comparable avec le vrai, le célèbre, celui de Moscou.

Je ne vais pas vous décrire le verdoyant palais présidentiel aux chapiteaux poseurs, ni la mosquée disneyenne Qolsharif, sœur étique de la cathédrale de l'Annonciation, ni les quelques pierres tombales des Khans : toutes choses que vous pouvez trouver sur n'importe quel site publicitaire. Je pourrais décrire le sérieux enveloppant Stéphanie et son appareil photo, ou les vieilles touristes allemandes essayant de démomifier leurs antiques compagnons : je vous épargnerai cela aussi.

Je vais en revanche encore vous parler de mon mal aux pieds.

Donc... donc, quoi ? Donc, comme tout mauvais écrivain qui, incapable de transporter les lectrices dans un monde fantastique, interrompt le récit et les force à s'implanter dans un coin de son petit monde où il est censé faire avancer son histoire, je vous dis que ce matin (vendredi 4 octobre 2019 au Trepnet et non au mois d'août à Kazan) après avoir marché en compagnie de Fiorenzo et Léa pendant une vingtaine de minutes sur un sentier fort aimé par les chèvres, j'ai dû rebrousser chemin à cause d'un terrible mal aux pieds (surtout au pied gauche, comme à Moscou et comme à Kazan) et les abandonner devant la fruitière. Ils sont rentrés deux heures après sans aucun signe de fatigue. Je soupçonne que, après que je les ai quittés, ils sont restés assis une bonne heure l'une caquetant impitoyable, l'autre exploitant les rares silences pour philosopher. Oui, ça doit être vrai, comme disait ma prof de lycée, que la métafiction est létale même à très petites doses. Vu que la dose que je viens de vous administrer a sans doute déjà tué tout votre intérêt, je ne me sens nullement coupable si j'en ajoute encore quelques gouttes : j'ai écrit ce lourd passage après que Léa, m'ayant interrompue, m'a lancé un « ça va ? » suivi d'un « ça va tes pieds ? » trop souriant. Je n'ai pas répondu « et ton cul, ça va aussi ? », mais je l'écris.

Fin du temps réel et retour à Kazan, à la sortie de l'église Saint-Pierre.

Quand ma sœur s'est aperçue que je boitais légèrement, elle est passée à la vitesse supérieure. Je lui demande pourquoi elle se croit obligée de marcher au pas de course. « Les magasins ferment dans un quart d'heure. » Inutile de lui dire qu'on aurait pu manger et qu'elle aurait pu faire ses courses dans l'après-midi. Non, c'était urgent.

« Je t'attends ici. J'ai trop mal aux pieds.

- Non. J'ai besoin de toi.
- Ton magasin est encore loin?
- Au prochain coin de rue. »

C'était un magasin de chaussures. Elle en essaya une paire que même Torquemada n'aurait pu m'obliger à chausser. Elle décrivit un cercle autour de mon siège en tortillant les hanches comme une ado qui joue maladroitement la femme fatale. « Parfaites.

- Vous les gardez ? Lui demanda la serveuse.
- Oui... c'est mon amie qui les garde. »

Ce ne fut pas Torquemada. Ce fut Stéphanie. Je rangeai mes *Flueogs* et engonçai mes pieds dans d'énormes ridicules tatanes qui ne me quittèrent plus dans mes promenades sibériennes!

Pour celles qui ne connaissent pas les Flueog, en voici une à gauche d'un écrase-merde.



En sortant du magasin, je faillis heurter un zigoto en chapeau haut de forme, canne et sneakers. « Мадам спешит », me dit-il en levant son chapeau. « Pardon, j'étais distraite. », lui répondis-je en français, oubliant que loin de chez soi, il vaut mieux employer la langue des dominateurs. « De rien, ça arrive quand on est pressé », répondit-il, tout en continuant à marcher. Stéphanie et moi nous nous regardâmes avec une moue qui en disait long sur notre étonnement devant son français, son accoutrement et son dandinement qui effleuraient le ridicule sans pourtant l'atteindre. Dès qu'il se fut éloigné de quelques mètres, nous nous esclaffâmes toutes les deux : « Pas possible ! » Pas possible de rencontrer un mec pareil. Il s'en allait dans la direction de notre hôtel, nous le suivîmes et quand ce n'était pas moi, c'était Stéphanie qui secouait la tête. Quoi de plus naturel que de se demander s'il

venait de s'évader d'un asile ou s'il n'était qu'un original indifférent aux jugements des gens normaux. Le couplage des sneakers avec le haut de forme me faisait plutôt pencher pour l'originalité. Pourquoi ? Je n'en sais rien. Ce que je sais, c'est que le temps où l'on internait les originaux sont révolus. Pas en Russie ? Si, en Russie aussi. En Russie, on interne éventuellement les opposants, mais pour s'opposer à un régime comme le capitalisme russe, il faut surtout ne pas être un original.

« Tu as faim ? me demanda Stéphanie.

— Très, très faim.

— Il vient d'entrer dans le restaurant qui t'avait intrigué ce matin. On le suit ?

— Bonne idée. »

En attendant que le maître d'hôtel nous place, je dis à Stéphanie que je trouve étonnants tous ces tapis accrochés aux murs, ces brocards pendouillant du plafond tandis que le sol est carrelé. « L'inverse serait plus beau ». Elle n'est pas d'accord. Habitée aux restaurants moyen-orientaux, elle trouve cela fort normal.

Le Drevnyaya Bukhara — le restaurant où nous pistons notre excentrique — est aussi sombre que le Reuben's Delicatessen de la rue Sainte-Catherine à Montréal qui, malgré le nom, n'a rien de délicat, même pas le sourire des serveuses affairées comme des abeilles éclairées. Pourquoi, en cette vallée alpine où je fais des pieds et des mains pour raconter mon « exode », j'emploie cette image des abeilles et pas des fourmis dont l'affairement est bien plus connu et qui ont colonisé toutes les forêts des alentours ? Vous le saurez quand j'essaierai d'endiguer le torrent de mot de l'intrigant « monsieur » que nous avons suivi et qui a été intrigué — ici le mot est sans doute un peu fort — par notre accent québécois.

Notre original est déjà assis à une table au fond de la salle. Heureusement, le maître d'hôtel nous assigne une place à côté de Bacho — après les longues heures passées à l'écouter je me permets de l'appeler par son prénom — qui vient de déposer son chapeau haut-de-forme sur la table, le bord vers le haut, d'y mettre ses gants et son foulard de soie blanche. Un baron de Charlus russe en attente de son Morel ? Oui, j'ai pensé cela. Oui, je suis tombée dans les paluds des stéréotypes. Oui, je l'ai pensé et je ne me suis pas trompée. Unisexuel comme lui, comme lui, brillant causeur et raffiné ; noble aussi, pas de la noblesse de robe, bien sûr, mais de celle, bien plus prisée de nos jours, du savoir. Professeur d'éthologie à l'université de Kazan, c'est sa noblesse culturelle qui l'empêche de voguer sur la pédanterie, comme des Brichots qui s'estiment les derniers remparts contre les barbares cornaqués par les ordiphones.

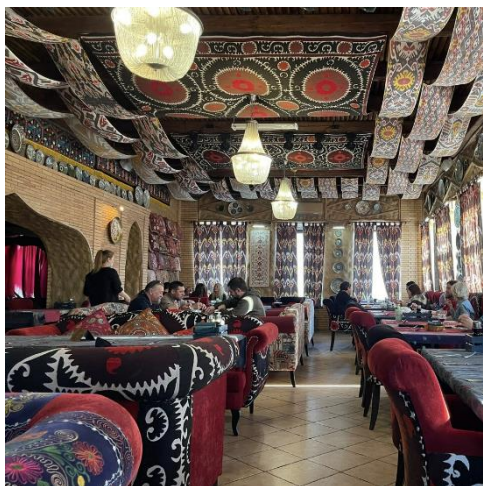
Quelques autres informations avant de lui donner la parole : Bacho Gaprindashvil de père juif et de mère mari, est né à Zougdid, une ville de la Mingrélie (Géorgie). C'est un très bon joueur d'échecs — il a de qui tenir, car sa tante Nona Terentievna Gaprindashvil, a été la première femme à obtenir le titre de grand maître international. Quelques mots sur son physique pour que ses paroles se fassent un peu, je dis bien « un peu », chair : plutôt petit, trapu, deux fentes séparées par un nez crochu (impossible de le qualifier autrement !) où

étincellent deux pierres vertes jaspées d'azur, moustaches relevées en pointe, queue de cheval poivre et sel.

Je dis à Stéphanie que je le trouve beau. « Il me fait penser à ton grand-père : un fantaisiste, qui n'a rien d'un citadin moderne et... Kazan, est une ville moderne, comme Lyon, Montréal ou Harare, contrairement à ce qu'on pourrait penser. », ajouta-t-elle. Effectivement il avait quelque chose de mon grand-père. Oui, lui aussi aurait pu porter une écharpe en soie blanche avec initiales brodées en rouge et une lavallière violette. Ce qui est certain c'est que papi se promenait toujours avec une canne au pommeau argenté en forme de bec d'oiseau. Exactement comme celle de notre voisin de table.

« Dommage que Christiane ne soit pas avec nous, elle aurait adoré... » C'était la première fois qu'elle faisait allusion à l'absence de sa femme.

Avant de m'immerger dans mes souvenirs de Bacho, je vais vous mettre dans l'atmosphère du restaurant avec une photo prise par Stéphanie qui, malgré mon « pas besoin », avait demandé la permission au maître des lieux.



J'ai bien aimé une observation de ma sœur à propos du grand nombre de restaurants italiens en Russie : « Au XVI^e siècle, ils mettaient les mains à la pâte pour bâtir des palais et maintenant ils cuisinent des pâtes. » *O tempora o mores* comme aurait dit Michel Freitag s'il était encore parmi nous.

Nous avons passé cinq heures au restaurant. Vous avez bien lu : cinq heures en comptant la dernière où le maître d'hôtel, n'ayant personne à maîtriser, s'assit avec nous sans se faire entendre sinon quelque *да... эмо правда... да да ...* par-ci par-là. Il connaissait très bien Bacho : « tout le monde le connaît à Kazan ! », et l'équipe du restaurant en particulier, car depuis trois ou quatre ans il venait y déjeuner tous les jeudis. « Depuis cinq ans ... cinq ans dans un mois. Vous ne pouvez guère le savoir, car la première année vous n'étiez pas encore ici » corrigea le fidèle client qui à midi trente-cinq pile — le jeudi ! — avait sa bouteille de Mukuzani qui trônait sur la table du fond, sa table. Son osh arrivait

après qu'il eut ouvert ses papilles avec un demi-verre et un demi-morceau de baklava. Cette progression prandiale vous étonne ? Pensez aux sneakers et au chapeau.

Il nous parla de sa thèse de doctorat sur l'indifférence aux frontières dessinées par les humains des femelles « des *Rupicapra rupicapra* — chamois pour le vulgaire ». Une thèse dont il souligna, avec orgueil, les 1111 notes en bas de page pour un texte de moins que cent, sans les notes ! Ce qui, même pour quelqu'une comme moi qui adore les notes (dans les thèses !), était stupéfiant. Mon visage se chargea de manifester mon étonnement auquel il répondit avec un mouvement des mains qui disait : « C'est ça ! » Après nous avoir longuement parlé de son directeur de thèse, prix Nobel dans les années 1970, il souligna que son travail contenait 17 allusions à la possibilité que les chamois mâles, contrairement aux femelles, fussent influencés par toute frontière (nationale, régionale, communale) tracée par les humains.

« J'ai laissé la tâche de la démonstration à Rusudan Assathiany, une amie chercheuse — il serait plus exact de dire une chercheuse amie, car elle fut chercheuse avant de devenir amie — qui, inspirée par Jane Goodall, a vécu 10 ans avec les chamois de la vallée de l'Ötztal avant de reprendre une vie « normale » dans un village tyrolien et y être assassinée par un paléontologue viennois qu'elle avait éconduit, comme elle me l'avait écrit deux jours avant sa mort, "parce que, comme la majorité des mâles, il n'a pas dépassé le stade de Ötzi dans les rapports de genre et surtout parce que, obnubilé par *Physica, sive Subtilitatum diversarum naturarum creaturarum libri novem* de Hildegarde de Bingen, il se refusait d'accepter la différence entre chamois et bouquetins" »

Je vous épargne les détails sur les bouquetins, Hildegarde et Ötzi, mais je vais vous accorder un encadré sur ce dernier. Pour Hildegarde et les bouquetins, je vous laisse entre les mots de Wikipédia.

Pour les funérailles de son amie, il se rendit à Vent, un minuscule village tyrolien, où, à cause de piquûres de guêpes, il resta alité pendant quelques jours, dans la mesure d'un vieux berger. « Sans livres, sans télé, sans téléphone et avec un hôte qui ne parle que ladin, qu'y a-t-il à faire ? Penser et puis penser et continuer à penser, s'endormir en pensant et penser en rêvant. Fatigué de se transbahuter de crête en crête et de se faire mordre par les taons, mon esprit descendit butiner dans les pacages et là, sans que je le voie venir, il s'accrocha au mot « piquûre ». N'est-ce pas le propre de l'esprit d'ingurgiter un mot, de le ruminer et de le régurgiter sous forme de phrase, quand on s'y attend le moins ? »

Ce n'était pas une question rhétorique. Pour nous donner le temps de répondre, il demanda un « Toilet break » (c'est l'expression qu'il employa) et, sans attendre un signe quelconque de notre part, il prit sa canne et se retira. Dès qu'il ne fut plus en vue :

Ötzi est le nom qu'on a donné à un corps momifié découvert dans la vallée Ötztal en 1991. De nombreuses études ont permis de déterminer qu'il s'agit d'un mâle dans la quarantaine mort environ il y a 5300 ans. Malgré son état de santé lamentable (arthrite, calculs biliaires, artères durcies, poumons encrassés, caries dentaires, présence des bactéries *Borrelia burgdorferi* et *Helicobacter pylori*) il n'est pas mort de mort naturelle, mais il a été tué dans une bagarre entre chasseurs-cueilleurs alpins. Son dernier repas était à base de viande séchée de bouquetin et d'épeautre.

« Il m'a complètement saoulée

- À qui le dis-tu !
- Est-ce qu'on lui dit qu'on a un rendez-vous et qu'on doit s'en aller ?
- Quelle heure est-il ?
- Trois heures.
- Je me sens mal à l'aise à le lui dire, dès qu'il revient. Ça fait un peu trop cousu de fil blanc. »

Nous ne pûmes pas terminer notre conversation, car un garçon se posta devant la table avec une bouteille de rouge : « C'est une importation spéciale d'une cave de Mingrèlie. Très appréciée par Bacho. » Effectivement ce n'était pas mal. Nous n'eûmes pas le temps de reprendre la conversation. Bacho était de retour.

« Qu'en pensez-vous ? »

Stéphanie lui répondit qu'elle ne savait que penser et moi, je hasardais un « il me semble que votre *esprit* est ce que d'autres appellent *inconscient*.

- D'un certain point de vue, c'est juste, mais l'esprit est léger, ouvert, volage tandis que l'inconscient est lourd, fermé, mécanique. L'inconscient crache des mots, l'esprit souffle des pistes. »

Son ton n'admettait pas de réplique. Et ma réplique faciale (« il y aurait beaucoup de choses à dire avant de trancher si nettement ») tomba à plat, car il n'avait pas levé les yeux de l'étiquette.

« Je lui avais dit, un deux mille douze ! » et sans plus de transition :

« Et, *piqûre* ruminée jusqu'à Kazan fut régurgitée comme *piqûres des insectes, des bogues des châtaignes, des hérissons, des roses, des scorpions, des épingle, des orties, des cactus, des injections intramusculaires, rectales, urétrales... piquérologie... piquérologie*. Et donc je me mis en tête de créer le premier département de piquérologie au monde où seront accueillis des chercheurs des disciplines les plus diverses. Pour être honnête avec vous : je n'étais pas guidé seulement par l'amour de la science. La vanité et l'attrait du pouvoir (dont je me suis libéré, grâce à Roger) avaient aussi leurs mots à dire. Présomptueux et naïf, je n'avais pas considéré que les départements universitaires sont souvent des milieux sclérosés où toute idée originale a besoin de pourrir pour qu'on la juge digne d'être assumée. C'était le cas à Kazan. »

Il parla longuement de la paresse des collègues, la normalisation de la pensée, l'université transformée en école d'art et métiers, etc., etc... Il mit flamberge au vent contre les professeurs « *qui ab ignavia irrumati sunt* », (qui sont sodomisés par la veulerie). Lorsque, pour souligner mon approbation, je proposai un toast, heureux comme un pape, il posa délicatement ses lèvres sur la pointe de mes doigts.

Par hasard il vint en contact avec les œuvres de Karl von Frisch sur les abeilles et ce fut le coup de foudre. Pour nous décrire la différence entre les guêpes (qui l'avaient alité) et les abeilles (ses prochaines compagnes) il nous fit un cours sur les différences entre la phylogénétique moléculaire et la phylogénétique classique où je n'ai rien pigé. Stéph, pourtant plus calée que moi en science, m'avoua n'avoir rien compris non plus.

« Oubliée la piqûrologie, je me lançai dans un type de recherche moins transversale, mais très proche de mes idées politiques de jeunesse et en particulier de mon aversion pour toute forme de nationalisme. Pour vous donner une idée de mon antinationalisme dans ma chambrette d'étudiant, j'avais accroché une phrase de Victor Klemperer où j'avais changé *germanité* par *georgeanité*. J'ai la photo sur mon téléphone. »

Il sortit son téléphone et nous montra la photo.

Никто не может отнять у меня Грузию,
но мой национализм и патриотизм
мертвы навсегда. Всякая национальная
обособленность кажется мне
варварством.

Notre expression ne laissait pas de doute. Il traduisit : « Ma, georgeanité, personne ne pourra me la prendre, mais mon nationalisme et mon patriotisme sont morts pour toujours. Tout cloisonnement national m'apparaît comme une barbarie. »

Stéph lui ayant dit qu'elle avait du mal à saisir le lien entre nationalisme et abeilles, après avoir précisé que, parmi les quelques milliers d'espèces, il n'étudiait que l'*Apis mellifera* (l'abeille à miel) : « Celle à laquelle pense le commun des mortels quand on parle d'abeilles », il ajouta que parmi les vingt-huit sous-espèces existantes, il y en avait quatre qui l'intéressaient en particulier : la *Carnica*, la plus répandue en Europe centrale et au sud des Alpes italiennes (la base des études de von Frisch), la *Ligustica* appelée aussi abeille italienne, l'*Armeniaca* et la *Caucasica*. Jugeant que la prolifération de sous-espèces était sans intérêt scientifique et ne servait que la vanité de petits cercles de chercheurs, il s'était proposé de ridiculiser ce boursoufflement classificatoire en proposant une nouvelle sous-espèce : la *Mingrelia bachonica* en l'honneur de la Mingrélie et, bien sûr, de lui-même. Sa proposition était actuellement à l'étude de l'OME (Organisation Mondiale des Émmeillés). Pour montrer mon intérêt, je lui demandai s'il y avait une bonne probabilité que sa proposition soit acceptée. Il en était sûr, car contrairement à l'ONU où règne le droit de veto, à OME on a préféré le droit d'assentiment : il suffit d'un vote positif pour que la proposition passe. Et, le Québec, à cause de la Mingrélie de *L'avalée des avalés* aurait donné son assentiment. Nous nous étonnâmes que le Québec fasse partie de l'OME :

Assentiment dit plus que *consentement* : il suppose non seulement qu'on n'empêche pas l'action d'autrui, mais encore que l'on y adhère, que l'on approuve les mobiles. On peut donner son *consentement* à une chose sans y donner son *assentiment*, c'est-à-dire qu'on peut consentir qu'elle se fasse sans adopter les motifs qui engagent à la faire. (BONNAIRE 1835).

il nous expliqua que l'OME avait un siège pas nation, contrairement à l'ONU qui, malgré son nom, en avait un par État. Avec un signe de tête, Steph me fit comprendre qu'elle continuait à ne pas voir le lien. Je levai les yeux pour qu'elle n'insiste pas. Il était clair que chaque question permettait à Bacho de s'envoler sur les ailes de son savoir pour bombarder impitoyablement l'assistance. Avec un vol politico-fantaisiste, cela ne vous fait-il pas penser à nous, coincées comme des Gazaouies sous les tirs des Israéliens. Tu y vas un peu fort, Hannah ! Pardon, je retire ma phrase.

Après la boursoflure classificatoire et une courte description de la danse des abeilles butineuses pour inciter les ouvrières-faquinés à décharger le nectar, il s'étendit longuement sur les exploratrices dont la danse frétilante indique, d'une manière éminemment efficace, la direction des « réserves » de nectar et la distance qui les sépare de la ruche. Et là, nous réussîmes enfin à comprendre le lien entre abeilles et nationalisme :

« Dans ses travaux, von Frisch montre que la *Carnica* autrichienne et la *Carnica* italienne du Tyrol associent une distance différente au même nombre de vibrations de leur abdomen. La même sous-espèce d'un côté ou de l'autre de la frontière possède un dialecte différent. De quoi rendre heureux les nationalistes de tout bord qui peuvent dire : « *Si même les abeilles...* »

Karl von Frisch (1886–1982) éthologue austro-allemand célèbre parmi le grand public pour son étude sur la communication des abeilles. Entouré par des chercheurs et chercheuses juives, il courut des gros risques sous les nazis, mais il semble qu'il fut sauvé par *Nosema apis* un parasite unicellulaire des abeilles (Il fut sauvé par ses études sur les parasites et pas par les parasites eux-mêmes comme pourraient être induites à penser des groupies de Réjean Ducharme)

Même si j'étais loin de contester les données de von Frisch, il y avait quelque chose qui me dérangeait dans leur interprétation. Mais, quoi ? Ce fut Roger qui me sortit de l'impasse, en soulignant que les interprétations des données des sciences *dures* sont influencées par l'idéologie des chercheurs. Il me cita la mécanique quantique. Pour lui, il était clair que mes idées politiques m'empêchaient d'accepter cette vision nationaliste des dialectes et qu'il fallait que j'impose mon idéologie sur les données : "Les sciences dures dans les bras des sciences molles". Je ne sais pas s'il avait raison, mais cela faisait mon affaire. »

Pour synthétiser ses recherches en peu de mots : il mélangea les abeilles des quatre sous-espèces et des abeilles de la même sous-espèce, provenant de pays différents et le résultat fut ce que son « idéologie » voulait : après quelques semaines toutes les abeilles indiquaient les distances et la direction avec exactement les mêmes mouvements.

Sur le pas de la porte : « Nous, êtres faussement sociaux, nous avons beaucoup à apprendre de ces êtres profondément sociaux, et, en particulier qu'un empire est bien mieux que des dizaines d'états nationaux. »

Il donna l'exemple des transformations catastrophiques de l'empire austro-hongrois et de l'empire soviétique en états nationaux et ajouta que dans l'ex-URSS au cours des prochaines années ce serait encore pire.

Là, je ne pus me retenir. Je lui dis que je préférais des humains asociaux à des abeilles dans une structure dictatoriale. Je lui demandai comment il pouvait être nostalgique de la dictature communiste. Non, il n'était pas nostalgique de la dictature, mais de l'empire. Le problème de l'URSS n'était pas un problème d'impérialisme, mais de dictature et les dictatures sont souvent plus à leur aise dans les états nations que dans des organisations supranationales.

« Je vous ai fait perdre beaucoup de votre temps précieux... Chez moi, ce soir, nous pourrions continuer à discuter. »

Et là notre étonnement était sans limite et ce fut Stéphan qui l'exprima : « Nous n'en avons pas parlé !

— Voici, l'adresse. À ce soir, vers 19 heures », nous dit-il, en nous donnant deux cartes de visite.

C'est encore une fois Stéphanie qui prouva que, contrairement à ses abeilles, nous avions une colonne vertébrale : « Nous vous appellerons pour confirmer ou annuler. » Il fit semblant de rien, s'éloigna, se retourna après quelques mètres pour nous dire qu'il trouvait fort étonnant que nous trouvions normal qu'il connût la Mingrélie de Ducharme. Je fis une moue qui eût dû signifier qu'avec lui on ne pouvait que s'attendre à des choses anormales. « De cela aussi, on parlera ce soir », nous lança-t-il avec un sourire rayonnant.

Dîner chez Bacho et Roger

Rue Pouchkine 19, à quelques pas de l'Université. Façade d'habitation classique sur deux étages, appuyée sur une rangée de magasins et de banques et encastrée dans une structure moderne en verre et métal. Pas surprenant que Bacho habite ici. Ce qui est surprenant, c'est de voir deux mecs en marcel et shorts s'affairer dans une énorme cuisine hypermoderne dans un appartement rempli de meubles anciens. Pourquoi dis-je surprenant ? Tout est en ligne avec son habillement hétéroclite et son comportement difficile à classer dans mes tiroirs culturels.

Le deuxième mec — vous l'avez certainement compris — c'est son compagnon, Roger : une grande perche barbue avec quelques restes de cheveux roux, lunettes à la Trotski perdues dans une barbe que seule une observatrice superficielle pourrait considérer hipster. D'origine savoyarde, il a fait une maîtrise en histoire à Montréal sous la direction de Janick Auberger (*Milon de Croton : entre concours stéphanites et chrématites*). Lorsqu'il accompagna Bacho en Mingrélie, il lui parla de la Mingrélie de Ducharme. Mystère résolu !

Dans son nid, notre drôle d'oiseau était méconnaissable et pas seulement pour son accoutrement : très en retrait, il s'intéressa à notre voyage, il nous posa des questions sur notre travail, nos amies, nos attentes... Il adora l'idée de l'exode et de la retraite au Trempet.

Le repas fut copieux (Badrijani Nigvzit en entrée, suivi de Khinkali, un Chakapuli comme plat de résistance et baklava pour finir) et bien arrosé (un Rkatsiteli suivi de deux bouteilles de Mukuzani, cette fois 2012 !)

Nous parlâmes à bâtons rompus de politique (tous les deux russophiles et antiaméricains), de sport (ils adorent le tennis et le curling), de littérature (Bacho depuis deux ans ne lit que des classiques chinois et Roger, vient de découvrir John Barth), de cinéma (l'un est féru de cinéma japonais des années 1960, l'autre ne jure que par les comédies musicales américaines), de cuisine (la Géorgie et l'Italie se disputent la première place), de mode (ils adorent Denis Simachev qu'ils ont connu à la semaine de la mode de Milan), de technique (pour Roger les téléphones portables ont causé le plus important changement culturel depuis le mésolithique).

Ça faisait longtemps que je ne conversais pas avec autant de plaisir. Je découvris une Stéphanie, houte-en-train autant que Christiane dans ses meilleurs moments.

Le lendemain ils allaient à Yal'chikskii une ville dans la république de Maris, chez une tante de Bacho : « Ça vous va de nous accompagner ? Vous allez effleurer un monde assez loin du vôtre...

- Et du nôtre, l'interrompit Roger.
- Et du nôtre. Vous aurez peut-être l'occasion d'assister à un rite païen.
- Ça dépend vers quelle heure vous serez de retour. Nous avons un train à 9 heures.
- Pas de problème. Nous serons de retour dans l'après-midi.
- Avez-vous déjà entendu parler du peuple Maris ?
- Non » répondit Stéph après mon signe de tête en réponse à son regard interrogateur.

Bacho nous expliqua que les Maris ont su conserver des mœurs, des mythes, des rituels millénaires et se considèrent comme le dernier peuple païen d'Europe. Bien que le nombre de vieux-ritualistes, d'orthodoxes ou de musulmans ne cesse d'augmenter, un noyau de païens « purs et durs » — surtout parmi les Maris de la rive droite de la Volga — résistent, impavides, à la modernité.

« Mais pas au portable ! », souligna Roger et, pour qu'on n'oublie pas l'importance qu'il donnait à cet instrument révolutionnaire, il ajouta : « Mais, ça ne durera pas longtemps. Comme les intégristes musulmans, après des sursauts plus ou moins violents, seront attiédés par ce bijou de la technique, ainsi les résistants maris abandonneront leurs immolations d'animaux. Ce que ne peuvent faire l'enseignement, ni les lois ni la hargne des animalistes, c'est ce... ce machin qui le fera. »

Avant de partir, ils nous firent cadeau du *Chevalier à la peau de tigre*, un poème épique d'amour et d'amitié, imbu de larmes. L'auteur, Chota Roustaveli, était un parfait inconnu pour Stéph et moi.

NOTE : Au Trempet non plus, personne ne le connaît. Le fait qu'il soit considéré comme le Homère du Caucase et que des gens, soi-disant cultivés comme nous, ne le connaissent pas

est un signe, petit, mais quand même un signe, que la globalisation a encore bien des progrès à faire.

Sur le pas de la porte, en duo, ils nous ont récité un quatrain que tout écolier géorgien connaît :

*Que le Midjnour ne dise point qu'il aime lorsque le désire
Suit un jour l'une, l'autre demain, et puis les quitte sans tourments,
Ce jeu d'amour et de hasard est le jeu des adolescents,
L'amant véritable est celui qui peut supporter de souffrir.*

Chez les « païens »

Sorties du grand Kazan, inutile de chercher une rupture quelconque dans la monotonie du paysage : une suite d'arbres rachitiques, que les transversales ne savaient écorner. Amicales, mes paupières troquèrent le vert lassant pour un noir protecteur.

Les paroles de Roger : « Après le virage, nous serons chez les Maris », remirent mes yeux au vert et... au rouge : le rouge d'un panneau, annonçant l'entrée dans la république des « derniers païens ». Païens qui, sans doute craignant la contamination des deux Canadiennes, s'étaient réfugiés dans la colonie de vacances et dans le centre de loisirs du lac Yalchik ou dans le centre d'achat et dans les églises de la ville. Ce dont je peux vous assurer, c'est que, ce jour-là, ils ne sacrifiaient pas des oies dans la forêt entourant la maison de tante Olga.

Derrière la maison, le feu était prêt pour que les hommes préparent le cochon de lait à la broche pendant que nous, les femmes, nous faisons le tour du lac, dans la vieille bagnole de tante Olga, avec, « si ça vous tente », une excursion en ville. Notre chauffeuse baragouinait quelques mots d'anglais, mais s'exprimait assez bien en italien. Elle avait été plusieurs fois à Milan pour la création de *Sovitalprodmash*, une société italo-soviétique où elle avait travaillé jusqu'à sa retraite. Un bon dérouillage pour mon italien.

Elle était ravie que « son Bacho » eût finalement trouvé une femme. Sa mère, pauvre Veronica ! aurait été tellement heureuse de chouchouter des petits enfants. Puis s'adressant à Stéph qu'elle avait élue nièce par alliance : « Il faut faire vite. Le temps des femmes n'est pas le temps des hommes. » La route qui longeait le lac était encore plus monotone que celle du matin. Et si la monotonie du paysage aurait endormi même une petite fille bourrée de chocolat, la série de trous brochant la chaussée, mettant à dure épreuve fesses, colonne et cou, empêchait les nimbes palpébraux de s'accoupler (sic!). Elle fit une halte fort salutaire au centre de loisirs où loisaient des baigneuses à qui les



standards de minceur, maquillés en soif de santé, n'avaient pas encore asséché le cerveau. Elle commanda trois vodkas « pour ouvrir l'appétit ». Et l'appétit s'ouvrit. Un peu trop.

Nous mangeâmes comme des cochonnes, ingurgitâmes une quantité de rouge qui eût fait mourir d'envie le roi des poivrots et, pas très gentilles, nous nous dilatâmes la rate aux dépens de tante Olga. Puisqu'il m'est impossible de vous faire partager mangeaille et breuvages, je pourrais essayer de vous faire partager les mots que nous échangeâmes, mais cette tâche aussi m'est impossible. Je devrais les sortir du chaos, les astiquer et les ranger en ordre de bataille au service de mes idées de ce moment-ci, en deux mots « les trahir ».

C'EST TOUT ?

CE N'EST PAS TOUT.

Avant de nous saluer à la gare où Bacho nous avait accompagnées en haut-de-forme, il me dit qu'il aurait beaucoup aimé me rendre visite au Trempet. Je vous laisse imaginer ma réponse.

Iekaterinbourg

Séjour tranquille. On en avait besoin après le séjour à Kazan. Nous avons flâné, bavardé, visité (le centre Yeltsin, l'église de Tous-les-Saints), bu (un peu trop), mangé (pas très bien), discuté (autour des rapports de couple) et ramassé (pour Christiane, un dépliant de l'*Ekaterinburg Jewish Film Festival*).

Je suis prête à parier 1 contre 1 000 000 que vous ne sauriez pas deviner ce qui nous a poussées à visiter l'église de Tous-les-Saints.

Alors ? Continuez à chercher, le texte ne s'efface pas. Rien ? Je le savais.

Donc. Dans le voyage vers Iekaterinbourg, on avait passé de longs moments à lire à haute voix. Stéphanie m'avait lu une dizaine de pages du *Temps retrouvé* et le paragraphe où Proust parle de Tobolsk nous fit aboutir à notre destination. Et voilà le paragraphe envoyé par le dieu de la littérature pour aider deux brebis perdues dans l'immensité russe : « *Et tout simplement quand je lui avais parlé des femmes qui aiment les femmes, pour ne pas avoir l'air de ne pas savoir ce que c'était, comme dans une conversation on prend un air entendu si on parle de Fourier ou de Tobolsk, encore qu'on ne sache pas ce que c'est.* »

Je lui demandai si elle savait ce que c'était Tobolsk, et j'ajoutai : « Moi, je ne veux pas prendre un air entendu.

— Attends. Il y a une note. « *C'est à Tobolsk, en Sibérie, que le czar Nicolas II et sa famille furent internés de l'automne 1917 au printemps 1918, avant d'être transférés à Iekaterinbourg où ils furent assassinés.* »

Nous allâmes donc visiter l'église des Tous-les-Saints, qui fut bâtie sur le terrain de la villa où fut assassiné le tzar et sa famille. Aucun intérêt.

Au retour, Stéphanie me parla longuement (ce qui ne m'étonna pas trop, car je l'avais vue plusieurs fois sur le point de...) de ses rapports avec Christiane : moins simples que je ne pensais, mais plus sains que je ne l'imaginai. « Promets-moi que tu n'écriras rien de ce que je t'ai dit. » Promis et maintenu.

C'EST TOUT.

NON, CE N'EST PAS TOUT.

Je doute fortement que la phrase « Chaque cuisinière doit apprendre à gouverner l'État », puisse être attribuée à Lénine — même si elle est très léniniste. Si c'était le cas, Ivan Kharitonov, le cuisinier du czar aurait été épargné lors du massacre de la famille impériale à Iekaterinbourg. Ne me dites surtout pas qu'il avait écrit « cuisinière » et non « cuisinier ». Plus sérieusement : et s'il s'agissait du dérapage de la cellule bolchevique de Iakov Iourovski ? Possible. Le dérapage des cellules cause des cancers. Et qu'est-ce que le stalinisme sinon un cancer dont la Russie ne s'est pas encore rétablie ?

Omsk

Aujourd'hui ça ne va pas, pas du tout, mais elle ne veut pas m'en parler. À mes questions elle ne répond que par monosyllabes. Est-ce qu'elle a téléphoné à Christiane ? J'ai l'impression. Je crois. Quelque chose s'est sans doute débloquent dans nos rapports : il y a plus de confiance, mais plus de confiance ne veux pas dire plus de mots — de sa part.

Visite de la cathédrale de la Dormition : un édifice de conte de fée que nous n'aimons pas. Quand, pour sortir d'un mutisme qui commençait à devenir gênant, je lui demandai ce qu'elle pensait de mon idée que les couleurs et les formes biscornues des cathédrales russes étaient un moyen pour s'opposer à la monotonie de ces espaces souvent blancs, elle me répondit avec une expression qui disait très — trop — clairement : « Si tu savais comment je m'en fous ! »

Dormition.

Pour les Chrétiens orthodoxes, la mort et la montée au ciel de la mère de Dieu. Pour les catholiques n'indique que la mort : la montée au ciel est appelée « Assomption ».

Sur les photos, la cathédrale des Cosaques avait l'air beaucoup moins disneyenne que la Dormition. Nous décidâmes de la visiter. Nous n'y arrivâmes pas, car, tout à coup, devant l'enseigne d'un coiffeur : « Je vais me faire raser les cheveux

- Sérieuse ?
- Oui.
- Tes cheveux sont parfaits.
- Je veux me plumer.
- Pourquoi ?
- Parce que. »

Malgré les gestes assez clairs, la coiffeuse ne comprenait pas. Stéphanie sortit alors le portable : « cheveux très très courts *очень очень короткие волосы.* » La coiffeuse continuant à ne pas comprendre ou à ne pas vouloir comprendre, elle lui montra une photo de Sinead O'connor.

« Da, da, yasno »

Avec une fermeté et une vitesse dignes de ses ancêtres mongoles, elle lui rasa les cheveux. Je ne m'attendais pas que la nouvelle coiffure (façon de parler !) la rendît encore plus belle.

À mon « Tu es magnifique », Tamara ajouta : « Crasnvaya ! »

Pas un seul mot pendant le déjeuner. Sa tristesse me navra et ma navrance chargea mes yeux de mots qui réussirent ce que les mots n'avaient pas réussi. « Rentrons. Il y a une bouteille de champagne dans le frigo », me dit-elle en me prenant par la main.

« Je marche trop vite ? T'as mal aux pieds ? » Elle allait décidément mieux. Moi, pour aller mieux j'eus besoin du champagne.

« Buvons à Chris, à son bonheur !

— Et au tien.

— Et au nôtre.

— ...

— J'ai été très désagréable, je le sais. Je m'excuse. Si j'avais quelques dizaines d'années de moins j'ajouterais *Et je ne le ferai plus.* Mais je sais que je le referai car la lutte contre les fantasmes de la jalousie n'a pas de fin. L'autre jour, je t'avais dit que je ne suis pas jalouse. C'est vrai. Je ne suis pas jalouse de Christiane. Elle peut faire tout ce qu'elle veut, tout ce qu'elle aime. Elle est libre. Je suis libre. Je suis jalouse de la Christiane d'avant. De la femme heureuse d'avant. Une jalousie rétrospective comme celle qui rendit fou Musset. Suis-je jalouse parce que je suis folle ou est-ce la jalousie du passé qui me rend folle ? J'ai un grain de folie, oui... mais je ne suis pas plus folle que bien des gens. Quand les fantasmes du passé de Chris me prennent je les suis et je m'engouffre dans des détails douloureux et excitants. S'agit-il de masochisme comme dit Chris ? Lorsque le corps est seul avec lui-même dans un univers vide, les mots ne disent plus rien. Tu me regardes d'une drôle de façon. Tu trouves que ce que je dis est... est... confirme ma folie ?

— Non. Je suis étonnée parce que j'ai toujours pensé que ce genre de jalousie était le propre des hommes. Fiorenzo m'en a parlé dans des termes assez proches des tiens. Et comme Christiane à toi, moi je lui disais qu'il était masochiste et fou. Pour me montrer qu'il était en bonne compagnie, il me fit lire *The Dead* de Joyce. Pas convainquant, surtout pour le conte d'un écrivain sexuellement malade. J'ai toujours lié ce genre de jalousie à un désir de possession absolue. Tout ça est hors de mes cordes. Je suis une jalouse *normale.*

— Et moi, sans doute anormale mais... je ne suis pas sûre qu'il s'agisse de possession absolue. Est-ce une possession absolue celle qui laisse une liberté absolue ? Pour moi, c'est la possession de la mémoire de la personne aimée. Des recoins de sa mémoire qui s'éclairent devant un objet ou un mot que tu as partagé. C'est ça qui est terrible... Tu comprends ?

George Sand à propos de **Alfred de Musset**

L'horrible jalousie rétrospective, la pire de toutes, parce qu'elle se prend à tout sans pouvoir s'assurer de rien, rongea le cœur et brisa le cerveau du malheureux artiste.

- Pas sûre. Donc, ta mémoire te fait penser à un événement dont Christiane se souvient comme toi, événement qui réveille dans sa mémoire un événement de son passé où tu n'étais pas.
- Oui, c'est ça. Mais il s'agit toujours d'événements liés au plaisir ou au désir.
- Les tiens ou les siens ?
- Les plaisirs que nous avons partagés et desquels ma jalousie fait naître les plaisirs de Christiane avec une femme de son passé.
- Toujours des plaisirs sexuels.
- Oui.
- Il m'est difficile de croire que cette jalousie rétrospective puisse exister sans une jalousie du présent. Oui, il me semble presque impossible du point de vue psychologique que la jalousie du passé puisse naître sans qu'une jalousie normale, comme tu dis, n'en soit pas à l'origine.
- Ça doit être ça être folle. Être dans une condition psychologique impossible.
- J'ai dit une connerie. Clairement des conditions psychologiquement impossibles n'existent pas. Ce que j'aurais dû dire... c'est psychologiquement impossible pour moi.
- Je te donne un exemple de cette psychologie... impossible... pour toi. Nous étions sur un banc dans le parc Zariadié pas très loin du Kremlin. Nous venons de nous embrasser quand elle me dit : "En 2010 j'ai visité le Kremlin avec Maryse" Et là... patatras ! Je lui demande comment elle était habillée. "je ne me rappelle plus... oui je me rappelle... j'avais la vieille jupe longue à fleur que tu aimais tant, celle que j'avais quand nous sommes allés déjeuner au Willow Inn à Hudson, l'année de notre rencontre". Pendant le voyage de Moscou à Kazan, la jupe est devenue une obsession. Le souvenir de quand j'avais fourré la tête sous sa jupe au Willow Inn a ouvert les portes à une armée de fantasmes. Je me suis passée et repassée des dizaines de scènes qui s'en allaient dans toutes les directions. Tu vois... je t'en parle et ma tête recommence à essorer la jupe... j'ouvre une autre bouteille ?
- Vas-y. »

L'ouverture de la bouteille fut une entreprise herculéenne — c'est une exagération que ce qui suit justifie. Moi, je tenais la bouteille par le cul et Steph s'affairait autour du bouchon qui, sans doute excédé par ces longs manèges stériles, sans crier gare décida d'aller rejoindre le plafond, permettant que l'écume et sa matrice se répandent sur la table et le T-shirt de Stéphanie qui, prise de fou-rire n'arrivait plus à viser les verres.

« À nous deux.

- À nous deux.
- Je m'en veux de lui en voir voulu.
- Tu lui en a voulu ?
- Je ne sais plus. En ce moment je ne sais pas. Ce que je sais, c'est que je m'en veux.
- Tu semblais dire que tu ne peux rien contre ces fantasmes, donc...
- Donc... donc... Oui, dès que j'en chasse un, d'autres se présentent. Impossible de tous les chasser quand Chris est loin.
- Comme l'Hydre de Lerne que même Hercule ne put pas tuer sans l'aide de Iolaos.
- Mon Hydre à moi est différente, elle n'a pas que des têtes destructrices, comme celle d'Hercule, elle a aussi des têtes qui me font vivre, qui me donnent du plaisir. La jalousie "normale" est un puissant aphrodisiaque, celle du passé l'est au carré. Pour reprendre ton image, il y a des têtes de l'Hydre que je ne veux pas couper. Je les

caresse, je le serre sur mon sein et parfois même entre... j'arrête... je ne sais plus ce que je dis. »

Cette nuit-là nous dormîmes dans le même lit.

C'EST TOUT.

NON, CE N'EST PAS TOUT.

Dostoïevski passa quatre ans à Omsk dans un camp de prisonnier : « J'ai transporté hors du camp une énorme provision de types et de caractères. Combien d'histoires de truands et de bandits, et en général de tout ce milieu sombre et misérable ! De quoi écrire des volumes entiers ! Des gens merveilleux ! »

Tomsk

Un arrêt de cinq heures en rase campagne à une centaine de kilomètres de Tomsk. J'étais sur les nerfs comme cela ne m'était pas arrivé depuis qu'on m'avait extirpée de ma mère. Quand, pour combler la mesure, une réceptionniste du Magistrat, fade comme une ricotta fraîche, après avoir coontrooolé leees paaapiiiiiers avec une lenteur digne d'un vieux bradypus en attente de l'extrême onction nous dit : « jeee... ne trouvvvve paas laaa cleef » je ne pus pas retenir un « Merde ! Bouge ton gros cul ! » qui tombait très mal car elle n'avait de gros que les yeux ronds des vaches. Stéphanie, quittant son style olympien, éclata d'un rire homérique (un peu trop facile ?) et culbuta une valise sur mes pieds, ce qui poussa un « mer... » que seule une prompte intervention de mon amitié put avorter.

Bref, notre bradypus alla chercher le responsable qui monta à l'étage pour vérifier et descendit avec... devinez... avec... « la clef ! » Eh! bien non : avec Christiane. Une Christiane rayonnante qui se rua sur Stéphanie. Baisers, larmes, caresses et un « t'es encore plus belle ! » avant qu'elle s'aperçoive de ma présence et me serre dans ses bras et me demande « Tu ne trouves pas qu'elle est encore plus belle ? »

Leur nuit fut agitée. Ma nuit, agitée par leurs murmures, leurs cris et leurs gémissements implora mes mains.

Krasnoïarsk

Il me semblait important qu'elles passent la journée sans moi.

« Reste avec nous.

— Oui, reste avec nous.

— Non, j'ai besoin d'être seule » mentis-je.

Je tournais en rond, perdue dans la mélancolie. À midi, je m'attablai dans un restaurant qui en très peu de temps se remplit d'ouvriers qui me regardaient comme une bête

curieuse. Les deux sérapiennes passèrent devant le restaurant, Christiane me vit, me fit un signe d'entente et s'éloigna. On ne se serait revues que pour le dîner.

J'en avais tellement marre des cathédrales, des places, des musées que je suis passée à côté de la cathédrale de l'Intercession sans lui accorder un regard. Le hasard me conduisit à l'entrée d'une bibliothèque universitaire. J'entrai et je passai l'après-midi en compagnie de ma mélancolie, de ma solitude et, dans les moments de lucidité, de Ferdinand Ossendowski. Je pris des notes en pensant à une possible chronique pour la revue *Liberté*. Je viens de les relire : un fatras de considérations sans intérêt sinon, peut-être, celles sur la sauvagerie des Bolchéviques :

Ferdinand Ossendowski (1878-1945), un prospecteur minier polonais qui travaillait depuis des années en Sibérie orientale, fit un voyage impossible de quelques milliers de Kilomètres (à pied, à cheval et à dos de chameau) à travers la Mongolie pour échapper aux bolcheviks. Il décrit son voyage *Bêtes, Hommes et Dieux* (Édition Phébus, 1995.)

- Nul doute que les descriptions des horreurs rouges ont contribué à son énorme succès initial et à la reprise des publications de ces dernières années, mais, nul doute aussi, que la fortune actuelle est plutôt due à la présence du monde archaïque et mystérieux de la Mongolie du début du siècle, aux descriptions d'une nature excessive, « pure » et non encore domestiquée, au bouddhisme ralliant les opposants aux « horreurs » de la modernité et, *last but not least*, aux restes d'un chamanisme, indice d'un sentiment religieux à mille lieues de la froide abstraction du dieu des chrétiens et de la technique.
- L'anti-bolchevisme primaire d'Ossendowski m'a profondément irritée : tous les Rouges sont méchants, violents, inhumains, vénaux, mesquins et incultes et leur seul but dans la vie c'est de voler, tuer, violer... Sa vision du monde est si manichéenne que même l'histoire de la révolution russe de Trotski est, en comparaison, toute en demi-teinte. Il est tellement anti-bolchevik que quand il écrit que les Rouges ont bloqué les études passionnantes du professeur Dorogostaïsky sur le khayrous blanc, on aurait envie de lui demander si c'est à cause de la couleur de cette truite.
- Rencontre avec Ungern von Stenberg, dernier d'une lignée de Chevaliers teutoniques qui aspire à fonder un ordre de Chevaliers bouddhiques pour lutter contre l'horrible esprit de la révolution, de la science et de la modernité que les bolcheviks incarnent avec une si parfaite maîtrise.
- Et quand, pour fuir les Rouges, il traverse le Ienisseï, l'auteur emploie le « nous » pour parler de lui et de son cheval : « Nous nous immergeâmes à moitié tous les deux [...] Nous fîmes quelques mètres... », et quand « il lit, dans les yeux de son cheval, une indescriptible terreur », il se met à nager et il le tire par la bride et « enfin ses fers heurtèrent les rochers ». Les Rouges n'ont même pas pitié des chevaux ! Dans un registre moins dramatique : de nos jours bien des gens, avec leurs chiens, ne forment-ils pas un « nous » chaud qui s'oppose à la froideur des autres ?

Dans la paix alpine, loin des regrets que la passion de Christiane et Stéphanie avait alimentés je me demande si, en ces jours-ci où le monde occidental est rempli de Ossendowsky anti Poutine, le président de la Russie n'est pas qu'une simple façade derrière laquelle bouillonne le désir d'écraser ce mélange de peuples que ni les Allemands sous le guide suprême Hitler ni l'union des progressistes européens sous la direction de Napoléon, ne réussirent à faire.

C'EST TOUT ?

CE N'EST PAS TOUT.

Anticommunisme de Ossendowsky et anti-tsarisme de Custine, même haine/peur de la Russie.

Irkoutsk

Le visage crispé de Stéphanie ne promettait rien de bon. Elle me demanda ce que je pensais de l'idée de louer une voiture pour une excursion dans la réserve Baïkal-Léna : « Tu sais que j'ai adoré le livre de Tesson et j'aimerais retrouver l'atmosphère qu'il décrit avec tant de finesse. » Je ne lui dis pas que Tesson avait une bien piètre considération des touristes parcourant la Sibérie pour emmerder, au retour, les copines avec des tonnes de points d'exclamation séparés par quelques mots : « Jamais eu un tel sens de notre finitude ! Si tu savais ! Un océan ! Un océan de terre ! Et les autochtones ! Ah ! Une beauté sauvage ! Pas encore domestiqués ! Rien à voir avec nos autochtones ! Et nos espaces ? Des petits jardins ! ». Elle le savait mieux que moi. Je lui dis que c'était une très bonne idée. « Et Christiane, elle en pense quoi ?

— Je ne lui en ai pas parlé.

— Ah ! »

Pas besoin de cet « Ah ! », il suffisait de regarder ma tête se projeter en avant comme celle d'une poule qui a guigné un grain de maïs pour mesurer l'ampleur de mon étonnement.

« Avant, je voulais en parler avec toi.

— Je la trouve une très bonne idée. Je n'en ai pas parlé, mais moi aussi je trouve que trois jours à Irkoutsk, c'est un peu trop...

— Je ne pense pas que ce soit trop, mais... mais... je veux y aller toute seule. »

Je ne m'attendais pas à ça. Christiane non plus, ça doit être pour ça qu'on ne la vit plus de tout l'après-midi.

Lors du repas du soir, tout semblait revenu à la normale. Christiane nous fit une imitation hilarante d'un rrusse orrrthodoxe qui rrrvient de la chasse et trrrrouve un juif habillé seulement d'une kippa dans le lit avec sa femme. Tout était normal.

Stéphanie partit le matin tôt et revint après deux jours, une demi-heure avant le départ du train pour Tchita.

Et nous, pendant ces deux jours ?

Nous avons appelé (l'ascenseur huit fois), baissé (le siège de la toilette deux fois, le couvercle de la cuvette deux fois), bu (du Morgon, du Morgon et du Morgon, avec un court et coûteux passage par la Champagne), débouché (un Krug Clos d'Ambonnay 1996), déféqué (3 fois chacune), discuté avec Thomas (de politique), déplacé (les mains baladeuses de Thomas), dormi (sept heures dans le même lit, neuf heures en solo), fermé (deux fois le parapluie ; huit fois la porte de la suite et quatorze celle du frigidaire), lansquiné (treize fois Christiane, quatorze fois moi), levé (les bras pour ôter des vêtements douze fois), mangé (dans quatre restaurants), lu (plusieurs pages du journal de Klemperer), lu à haute voix (*Prose du Transsibérien et de la petite Jeanne de France*) marché (32 000 pas selon la montre, 31915 selon la mienne), massé (les épaules de Christiane et mes pieds), mis (du rouge à lèvres, huit fois ; aucune Christiane), ôté (tous nos habits, deux fois), ouvert (voir fermé pour l'opération inverse), parlé entre nous (de littérature, de peinture, de cinéma),

placoté (de tout et de rien, à vingt-trois reprises), visité (Иркутский областной художественный музей имени В. П. Сукачёва), regardé (un film tunisien nul à chier, pour moi et pas si terrible que ça pour elle), rabattu (les manches cinq fois, dont moi trois), retroussé (les manches, voir rabattu pour l'inverse), ri (en s'asseyant sur le bidet très design et fort inconfortable).

Une journée normale entre amies. Pas qu'entre amies. Pour insister sur la normalité j'aurais pu écrire, comme Musil, que *Le rapport de la température de l'air et de la température annuelle moyenne, celle du mois le plus froid et du mois le plus chaud, et ses variations mensuelles aperiodiques, était normal.*

« Tu aurais pu ! Mais, tu n'aurais pas dû, s'écrit la lectrice toujours suspendue à mes basques.

- Trop tard !
- Pas trop tard pour effacer.
- Je vais y penser. »

J'y ai pensé et je n'ai pas effacé. Et pour prévenir d'autres interruptions inopinées, je me laisse aller à un dialogue avec les lectrices où je garde le contrôle de tout le déroulement.

Une liste aride et inintéressante d'évènements ? Aimeriez-vous que je les enveloppe dans des mots ronflants ? Ce n'est pas mon genre. Vous aimez les détails croustillants ? Vous êtes mal tombées : c'est une journée normale. Trop de parenthèse ? Mais, est-ce que vous vous êtes déjà demandé combien de parenthèses vous insérez dans une journée ? Trop des cacas-pipi enfantins ? Si les mots ont des qualités au-delà du sens, rien de plus éloigner de ces mots enfantins de *lansquiner* et *déféquer*. Vous ne trouvez pas d'ordre dans la suite ? Vous avez bien regardé ? Oui. Pas sûre, moi. À moins que, s'agissant d'évènements, vous vous attendiez, bêtement, un ordre temporel. Un ordre logique ? Depuis quand il y a de la logique dans une journée normale ? Un ordre fondé sur l'importance ? L'importance pour qui ? Pour moi, à ce moment-ci (18 octobre 2019) ou le 3 septembre de cette même année à Irkoutz ? Pour vous ? Vous qui ? Dois-je penser à une fantomatique lectrice moyenne ? Je les ai mis en ordre alphabétique, l'ordre le plus désordonné par rapport aux modes, aux choix politiques, esthétiques, psychologiques...

Écoutez, je n'ai pas l'âme en panne et, pour vous contenter (et me contenter) je vais rouler sur un chemin de terre battue à la poursuite de Thomas — en espérant que la poussière qu'il soulève ne nous aveugle pas. Je serai précise et objective. Prêtes ? On y va.

Thomas

Thomas est un ingénieur français né en 1994 à La Tour-du-Pin à quelques kilomètres de Lyon. Il logeait comme nous à l'hôtel Amorskiy. Comme nous il a pris un apéritif vers dix-neuf heures le 3 septembre ; comme nous il a décidé de dîner chez Prego, l'un des restaurants mieux fréquentés de la ville ; comme nous il s'est assis à la table 37 ; il a bu du Morgon comme nous, mais il n'a pas mangé des pâtes à la Cléopâtre comme nous ; il s'est levé de table avant nous pour payer l'addition — *merci il ne fallait pas* — ; il a pris le taxi avec nous, s'est assis entre nous, a mis les mains sur nos cuisses que nous

Voici en ordre de dictadureté les 6 dictateurs du XXe et du XXIe siècle selon ChatGPT (l'artificiel transbordeur des idées courantes).

XXe: Adolf Hitler, Joseph Staline, Benito Mussolini, Francisco Franco, Kim Il-sung, Mao Zedong.

XXIe: Kim Jong-un, Xi Jinping, Vladimir Poutine, Recep Tayyip Erdoğan, Bashar al-Assad, Alexander Loukachenko.

protégeâmes orgueilleusement (voir dans la liste précédente : *déplacé*). Tout ça pour vous mettre dans le contexte de la discussion par moment fort animée que nous avons eue à la déjà cité table 37.

Nous étions en accord avec sa longue tirade contre la propagande occidentale, mais pas avec sa touche finale — *Elle est bien pire que la propagande russe* — qu’il a défendu avec des arguments indéfendables. Je vais vous épargner ses considérations sur Biden et Macron et, plus en général, sur la « bête et folle géopolitique occidentale », en revanche, je vais vous dire quelques mots sur ses cogitations, hélas ! fort butées, sur la démocratie, la Russie et Poutine. Quand, en nous regardant avec l’air de

dire « je vais vous surprendre », il décréta que la dictature américaine était « bien pire que la russe », il nous laissa pantoises. Nos langues figées laissèrent à nos sourcils la tâche de lui demander d’élaborer, ce qu’il fit après un condescendant et muet « je comprends que vous soyez étonnées » exprimé en détachant légèrement les lèvres et en hochant la tête. Avec un air doctoral, il expliqua qu’il n’existe pas de dictatures dans lesquels le pouvoir est dans les mains d’un seul homme et que les « dictateurs » sont des couvertures sous lesquelles tout homme moindrement intelligent voit s’agiter ceux qui détiennent le pouvoir économique et qui ont donc une mainmise sur l’information. Christiane, plus courageuse que moi, lui dit qu’elle se demandait si son anti-américanisme était celui des fascistes ou des communistes. Et, pour qu’il ne tourne pas trop

autour du pot, elle lui demanda pour qui il votait. « J’ai toujours voté communiste, et vous ? » Moi, je répondis que je n’ai jamais voté et que je ne voterai jamais. Christiane, moins assertive, lui répondit qu’elle votait à gauche. Cette parenthèse sur les votes lui permit d’attaquer, avec un air satisfait, la trop célèbre affirmation de Churchill selon qui la démocratie est le pire des systèmes, à l’exception de tous les autres. « Aujourd’hui il faut effacer la deuxième partie de ce poncif : la démocratie est le pire système, basta ! » Comme vous pouvez imaginer, nous nous insurgeâmes, ce qui eut comme effet de le rendre encore plus buté, et c’est à ce point où il commença un panégyrique de Poutine que je vous épargne. Pour essayer de l’arrêter nous lui rappelâmes que Poutine comme Biden le Benêt — c’est son appellation ! — n’était qu’une couverture et que les agitations qu’il cachait était comme celle de l’Occident ! ce fut un arrêt temporaire, car il se lança dans un plaidoyer pro autochtone qui en Russie ont leurs républiques « un vrai bilinguisme, pas comme dans votre pays ! » avec leurs parlements, leurs fêtes, des institutions et des écoles où leur langue et le russe sont sur le même plan. « Les Anglais ont exterminé les autochtones et réduit les Noirs en esclavage. Pouvez-vous imaginer des républiques autochtones aux États-Unis ? » Non, nous ne pouvons pas, mais nous étions bien loin de voir dans les républiques russes des îlots de respect des langues et des cultures autochtones.

Nous rentrâmes en taxi où ses mains baladeuses n’eurent pas un très bon accueil. Comme ne l’eut pas sa proposition de passer la nuit dans notre suite — son sourire indiquait trop clairement que *suite* était une synecdoque pour *lit*.

Républiques russes « autochtones »

Entre parenthèses les langues officielles autres que la langue russe. Les républiques sibériennes sont précédées par un *

Adyguée (circassien); ***Altaï** (altaï et kazakh),
Bachkirie (bachkir); ***Bouriatie** (bouriate);
Crimée (ukrainien, tatar); **Daghestan** (une dizaine de langues); **Ingouchie** (ingouche);
Kabardino-Balkarie (kabarde, karatchaï-balkar); **Kalmoukie** (kalmouk); **Karatchaïévo-Tcherkessie** (kabarde, karatchaï-balkar, abaza, nogai); ***Khakassie** (khakasse); **Komi** (komi); **Mari** (mari); **Mordovie** (mokcha, erzya); ; **Ossétie du Nord-Alanie** (ossète);
Oudmourtie (oudmourte); ***Sakha** (yakoute);
Tchéchénie (tchéchéne);
***Tchouvachie** (tchouvache); **Touva** (touvain).

Christiane et moi passâmes une grande partie de la nuit à parler d'amour et de jalousie. Du passé. De notre passé et de nos amours. De la jalousie du passé. De son absurdité. De Stéphanie.

Retour de Stéphanie

« J'ai eu peur de rater le train !

- Ce ne serait pas la première fois, lui dit Christiane en la serrant dans ses bras.
- Je vais vous expliquer.
- Après. L'important est que tu sois arrivée. On a déjà placé les bagages. »

Je me déplaçai dans leur wagon pour une récit de quelques minutes dont une bonne partie fut occupée par les questions et les commentaires de Christiane. Ce sont les détails glanés dans les jours suivants — entremêlés de dialogues inventés de toutes pièces — qui m'ont permis d'écrire une histoire assez fidèle à celle de Stéphanie.

Elle commença par la fin.

Sur le chemin du retour, dans un village à une centaine de Kilomètres de Irkoutsk, on lui a volé la voiture. Elle s'était arrêtée à une gargote pour un thé et pour remercier Nastasia, la patronne qui, à l'allée, l'avait convaincue de changer de destination. Nastasia signala le vol à la police qu'elles attendirent inutilement pendant deux heures. Stéph demanda alors à Nastasia si elle ne pouvait pas lui trouver une voiture. Elle demanda à un très vieux client à sa troisième vodka de l'emmener en ville. « Da Da » et puis pas un mot, pas un sourire, pas un regard pendant tout le voyage. Seul un « Mi pribili » devant la gare, qu'elle interpréta comme « nous voilà. »

« Vous êtes fait l'une pour l'autre », commenta Christiane. Stéphanie répondit avec une moue qui en disait long. Moi, pour la faire rigoler, j'ajoutai que c'était un record : cent kilomètres sur des chaussées déformées dans une vieille bagnole... avec un vieux robot pour chauffeur ! de quoi rendre jaloux les jeunes arrivistes de la Silicon Valley. Elle ne rigola pas.

N'ayant pratiquement jamais l'occasion de parler anglais, une langue qu'elle adorait, Nastasia fut prise par une lientérie verbale. Après lui avoir raconté par le menu ses voyages en Occident alimentés par ses rêves politiques, elle parla des tromperies amoureuses, des déceptions de l'amitié, des dégâts de la télévision... et surtout des revers de son peuple, les Bouriates, dont la langue était en train de disparaître. « Ici, à Bayandai, il n'y a plus que ma famille et quelques vieilles qui parlent bouriate. Même en Bouriatie, de l'autre côté du lac, où le bouriate est une langue officielle, les jeunes parlent toujours moins notre belle langue. » Pour lui faire entendre comment sa langue était belle, elle mit un CD des Uragasha « un groupe mondialement connu ». Pour ne pas la décevoir, Stéphanie fit semblant d'avoir déjà entendu parler de ce groupe et ajouta qu'elle trouvait fascinant le chant de gorge.

« J'ai assisté à Montréal à une performance de femmes inuites sensationnelle.

- Ça n'a rien à voir avec ça. Les vrais chants de gorges sont chez nous. Chez les Inuites ce n'est que du folklore... des restes de leur culture mongole.
- Ah ! »

Quand Stéphanie se leva pour s'en aller :

« Je ne t'ai même pas demandé où tu allais. Je me suis laissé prendre...

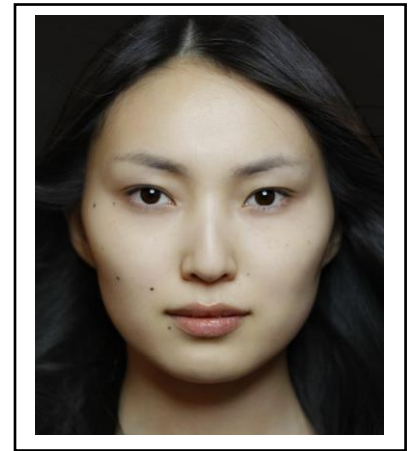
- Je vais à Kurma ?
- Kurma ? Pourquoi ?
- Je veux passer deux jours dans la réserve.
- Où vas-tu loger ?
- Dans la maison d'un gardien.
- Tu veux dire dans la baraque d'un gardien bourré du matin au soir.
- Je lui ai parlé, il avait l'air gentil.
- Ça devait être le matin tôt.
- Oui... peut-être,
- N'y va pas. J'ai une meilleure solution.
- Mais... j'ai réservé une chambre.
- N'y va pas. Tu seras déçue et... tu risques... tu risques... »

Stéphanie n'était pas très à l'aise. Elle se demandait ce que voulait bien cette femme ? Lui faire peur ? Mais, pourquoi ? Elle avait pourtant l'air gentille, elle était sans doute un peu bête, mais pas méchante. Elle lui dit qu'elle pouvait lui trouver une chambre sur l'île d'Olkhon, chez une cousine qui serait bien contente de l'héberger.

« J'ai donné ma parole.

- Laisse-moi gérer ton gardien. Vivre en contact étroit avec un vieux soûlard ou avec une jeune femme belle et cultivée, le choix ne devrait pas être difficile. »

Elle sortit son portable et lui montra une photo de sa cousine Natalia : « Tu vois, elle est très belle et surtout elle n'est pas un moulin à parole comme moi. »



La photo valut mille mots.

Pour ne pas donner l'impression que c'était ce visage intrigant qui la faisait changer d'avis et la faisait oublier « la parole donnée », elle caricatura tellement l'invasion touristique de l'île d'Olkhon que Nastasia eut bon jeu à la mener où elle — Stéphanie — voulait désormais se rendre.

NOTE Ici j'ai sans doute forcé la position de Stéphanie. FIN DE LA NOTE.

Après avoir ri aux éclats : « Tourisme ici ? Trois vieux chats allemands et deux rats russes. Si tu vas chez ma cousine, tu ne verras que des Bouriates. Donne-moi le numéro, je vais parler au gardien...

- Dis-lui que je paie quand même.
- Laisse-moi faire. Tu ne payeras pas. Je vais lui parler en bouriate. S'il ne le parle pas qu'il aille se faire foutre et s'il le parle je saurai le convaincre. »

Elle passa au moins dix minutes au téléphone.

« C'est fait, maintenant j'appelle Natalia. »

Encore dix minutes au téléphone.

« Elle est enchantée. »

Le fleuve de mot avait l'air de s'être tari.

Sur le pas de la porte : « Natalia vit avec Marianna, une fille très sympa... j'espère que cela ne te dérange pas... et comme elle avait fait plus qu'une fois, elle répondit elle-même à sa question. Non, je suis sûre que non. Tu as l'air ouvert... au retour je t'attends pour un thé. »

Yalga

De son séjour à Yalga, elle ne me dit pratiquement rien. Est-ce qu'elle avait été plus diserte avec Christiane ? Je ne le sais pas. Tout ce qu'elle dit de son séjour c'est qu'elle avait passé des moments formidables avec les deux filles; qu'elle avait marché beaucoup et que, en dehors des deux filles, elle n'avait rencontré que deux vieux à cheval.

Pourquoi avait-elle donné tellement de détails sur les deux ou trois heures passées avec Nastasia et n'avait-elle pratiquement rien dit sur les deux jours à Yalga ? Mystère. Le dernier jour, à Séoul, pendant que nous attendions Christiane, je ne pus m'empêcher de lui demander pourquoi elle n'avait rien dit sur son séjour dans l'île. Elle me regarda avec un sourire plus doux que d'habitude : « Parce que. »

C'EST TOUT ?

CE TOUT

Tchita

Lorsque je revins à notre table avec ma troisième tasse de thé, Christiane serrait entre ces mains une main de Stéph en pleurs. Je leur demandai si elles préféreraient que je les laisse seules. « Pas du tout... et puis s'adressant à Stéphanie, pourquoi tu ne lui racontes pas ton rêve ? Je suis sûre que ça te ferait du bien. » La rêveuse regarda sa compagne comme pour lui demander « Es-tu sûre ? », dégagea la main pour libérer les joues des larmes, m'adressa un sourire mélancolique et me demanda si les récits des rêves ne m'ennuyaient pas trop. Je répondis que « non » et pas parce que dans ce cas il n'y avait pas de choix, mais parce que mon freudisme, assoupi, mais jamais endormi, se galvanisait dès qu'il entendait le mot *rêve*. Après que je l'eus assurée que j'étais très intéressée, elle commença sans lever les yeux de la tasse qui lui gardait les mains actives.

« Dans un énorme chalet isolé dans une forêt qui avait plutôt l'air d'une prairie, il y avait un 5 à 7 avec des dizaines de personnes. C'était moi qui l'avais organisé, mais je ne savais plus pourquoi, tandis que les gens qui s'alternent au micro pour nous remercier avaient l'air de le savoir. Et puis ce n'était plus seulement moi qui avais organisé la fête, mais l'avions organisée toutes ensemble. Il n'y avait pas d'hommes. Tout à coup la forêt-prairie où je marche accompagnée par un chat noir et jaune devient une forêt de hêtres énormes, droits, lisses, sans branches sinon une huppe ridicule de feuilles de maïs... Maintenant que j'en parle, je me demande si ce n'étaient pas plutôt des palmes. Peu importe. Au pied d'un de ces arbres, il y avait une énorme noix sur un lit d'écales. En m'approchant pour ramasser la noix, je glisse et je tombe sur les écales qui commencent à bouger et m'enveloppe. Après plusieurs tentatives je réussis à me libérer en détachant les écales qui s'étaient transformées en boutons. Je suis nue assise sur une chaise Macintosh, et avec un marteau rouge j'essaye inutilement d'écraser une noix qui s'échappe et parfois va se cacher dans les feuilles de l'arbre qui maintenant a des branches jusqu'à terre. À l'improviste, une jeune femme, Christiane ? ma mère ? — c'est très confus — pose la noix sur une enclume et m'aide à lever le bras. Le marteau est maintenant noir et jaune comme le chat et s'agit tout seul. Dès que la femme lâche mon bras, je frappe à plusieurs reprises sans réussir à la

casser. Je la porte à la bouche, maintenant elle à des dimensions normales. Je l'écrase avec les dents. Je mâche, je mâche, un torrent de sang coule de ma bouche et va se perdre dans les poils. Je crache un bébé tout mâchouillé. Je me réveille, je crois en hurlant. »

Oui, elle s'était réveillée en hurlant, confirma Christiane qui lui demanda de me dire ce qu'elle a pensé de l'origine du rêve. « Pas une interprétation, qu'on pourrait lui laisser, mais la cause immédiate. » Elle compléta son rêve en ajoutant une cause possible, très superficielle, mais... on ne se psychanalyse pas entre amies : « Hier soir, avant de nous endormir, j'avais lu à Christiane, *Histoire de la pastèque*, un conte de John Edgar Wideman, tiré du recueil de nouvelles *Damballah*, première partie de la Trilogie de Homewood. C'est la transposition — si je peux me hasarder à employer ce mot, pour une création enracinée parmi les Noirs de Homewood — de l'histoire biblique de Rebecca et Issac et leur difficulté d'avoir un enfant. Ils en auront deux qui vont se battre comme fou dans le ventre de Rebecca : Ésaü l'aîné, le chouchou de Isaac et Jacob, le préféré de Rebecca. Vous vous rappelez sans doute la tricherie de Rebecca qui fait bénir Isaac par le vieux Jacob en le masquant de Ésaü... »

Je l'interromps en lui disant que je pense toujours à cette histoire toutes les fois que des parents disent qu'ils n'ont pas d'enfant préféré.

Christiane profita de mon intervention pour demander une pause toilette que Stéphanie exploita pour aller chercher sa tablette et moi pour me servir la quatrième — ou cinquième ? — tasse de thé.

« Wideman décrit Rebecca et Issac pas loin de leur dernière ligne d'arrivée (dans la Bible seul Isaac est très vieux). Ils sont terriblement tristes parce que Dieu ne leur donne pas d'enfants... un instant... laissez-moi trouver le passage... *alors le père Isaac, tout cassé qu'il est... c'est après, pas bien loin... Puis son œil en repère une... J'y suis. Il s'approche... il parle de Isaac... Il s'approche, s'accroupit au milieu de la végétation et, de son doigt magique, lui donne un bon coup sec. Et voilà notre pastèque qui s'ouvre en deux tout net. Qu'elle se fend en plein milieu comme tranchée d'un coup de machette. Et voilà qu'à l'intérieur il y a un petit bébé.* Mais, ce n'est pas un final Hollywoodien comme dans la Bible. Un esprit fera disparaître le bébé. »

« Tu pourrais aussi lire la morale qu'en tire le personnage qui raconte l'histoire, elle ne me semble pas anodine par rapport à ton rêve », lui dit Christiane. Stéphanie cherche le passage et lit « La morale... oui, la morale... ce passage ou celui qui raconte s'adresse aux Noirs qui l'entourent... *Vous êtes là à sauter de joie, à pousser des oh ! et des ah ! parce qu'y a des Blancs sur la lune et que vous avez des chemises qui ne se repassent pas. Zut ! Certaines des choses que le Grand-Père voyait tous les jours ont de quoi couper le sifflet [...] causer aux fleurs et aux pierres et les entendre répondre. Vous autres, vous croyez à rien de tout ça. Vous êtes bien trop malins, bien trop grands pour tout ça. Mais Isaac et Rebecca [...] ont gardé la foi et voilà qu'un fils est venu illuminer leurs derniers jours... Oui, mais la vraie morale on la voit dans la disparition de l'enfant et Rebecca et Isaac qui retombent dans l'ancien désespoir.* »

Christiane me relança pour que je tente une interprétation. Je me sauvai en disant que seule celle qui rêve peut interpréter en continuant à parler au-delà et en dessous des images. (Dire « en dessous », c'est vraiment parler pour ne rien dire, dans le champ freudien).

Christiane ajouta qu'elle y voyait un discours contre la foi, car elle donne l'illusion du bonheur pour ensuite nous enfoncer dans le pire des malheurs. Après quelques échanges nous arrivâmes à un parfait consensus : la vie est faite d'illusions et les illusions de la foi sont les plus lumineuses, mais autant éphémères que les illusions des sceptiques.

C'EST TOUT ?

NON, CE N'EST PAS TOUT.

Celui que je considère le plus grand danseur de tous les temps, Rudolf Noureev, naquit, dans une voiture de troisième classe, dans le trajet que nous venons de terminer.

Skovorodino

Même pas le temps de nous rafraîchir. Téléphone : « Madame Stéphanie, il y a un monsieur pour vous à la réception. »

C'était Youri le fils d'Anastasia que Pelevine avait informé de notre arrivée à Skovorodino. Un homme dans la trentaine, cheveux noirs longs, lisses et sales, barbe clairsemée de quelques jours, petits yeux noirs coupés en amande, sourire timide, belles mains noueuses, un pur accent québécois.

Il nous propose de visiter une Sibérie loin des villes rendues grandes et célèbres par le Transsibérien. Nous acceptons volontiers, pour nous éloigner des routes touristiques, nous libérer de la lourdeur des cathédrales et des musées ennuyeux à mourir.

Un couple d'heures de voiture. Bien que Youri soit loin d'être bavard, incité par Christiane, il eut le temps de nous renseigner sur ses parents (mère Komi et père québécois. « Je pense d'être le seul Tremblay dans toute la Sibérie »), de nous parler ému d'un ermite russe perdu avec ses chiens dans le nord du Québec, de sa fuite en Sibérie, de la paix du travail dans le bois, de ses chiens.

Une demi-heure après avoir traversé le village de Gudachi, arrêt devant une grosse baraque en bois ronds, accueillis par les aboiements joyeux de deux terriers noirs. Collée à la grande baraque, une maisonnette où vit Ludmilla, une vieille Ukrainienne qui nous a accueillis en pestant contre un chien qui avait encore charrié un petit castor tout mâchouillé. « Elle est très douce, mais ne supporte pas que Toula III tue les castoreaux, pas par esprit animaliste, mais parce qu'elle aime, comme moi, la viande de castor et ne supporte pas les gâchis. » Nous le pointons avec des regards qui ne cachaient pas la surprise. « Le fait que nous mangeons du castor ça a l'air de vous étonner. » Ce fut Stéphanie, celle parmi nous qui avait plus de tendances animalistes, à confirmer son soupçon et à moi d'enchaîner : « Moi, je ne savais même pas qu'il y avait des castors en Sibérie ! » Et bien, il y en a.

Castor canadensis et castor fiber

La plus grande ressemblance entre les deux c'est... le nom et bien sûr le fait qu'ils ont de bonnes pratiques d'ingénierie. Mais, comment différencier les individus des deux espèces ? Si vous rencontrez un castor au Québec vous avez une probabilité extrêmement haute qu'il s'agisse d'un *Castor canadensis* (pour les nationalistes enragés : à niveau international on ne reconnaît pas la spécificité québécoise, sans doute parce qu'une castorine québécoise risque d'avoir un castoreau si elle batifole avec un castor ontarien). Mais imaginez que les impérialistes russes parachutent des Castori fiber en Amérique du Nord en prévision d'une invasion des armées de Poutine, comment les reconnaître pour pouvoir les éliminer ? Simple il suffit de se promener le long des rivières avec un compteur de chromosomes : le *canadensis* en a 40 et le *fiber* 48.

Il faut admettre que Dieu (contrairement à ses habitudes) n'a pas été sans gêne : même si les deux espèces de castors baisent comme de lapins aucun danger d'infester l'Amérique avec des gènes russes, ce sont deux espèces différentes.

Il transféra les bagages de mes sœurs dans sa maison et les miens chez Ludmilla.

Un repas bien arrosé de vodka ; une infusion de baies d'argousier dans la vodka ; vodka pour l'après-dîner pour accompagner des mots vissés au corps. Grâce aux sourires et aux rires qui ne lâchaient pas prise, à la chaleur des regards qui aurait fondu le glacier Kropotkina, et sans doute, aussi, un peu, grâce à la vodka, les langues se délièrent. Celle de Youri en particulier.

Il était parti de Montréal pour Vouktil, la ville de sa mère, le 7 avril 2015, quarante ans, jour pour jour, après que son père avait arrêté de lire. Comme il avait dit à sa mère : « Les mots des autres ne sont plus pour moi qu'un bruit de fond ». Lui aussi il voulait se libérer du bruit de fond des journaux, de la télé, des ordinateurs, mais aussi des copains « noyés dans les pintes et perdus dans la mari », des professeurs « relais contrôlés par les modes », et « j'ai honte à le confesser » des justifications de sa mère. Pourquoi ne lui avait-elle jamais dit que son père n'était pas Yves, mais l'homme des bois, l'homme aux chiens, Omon l'ermite? Qu'Omon était l'amour de sa vie ? Mille justifications remplies de mots vides accompagnées d'un regard trop chargé. « Chargé de quoi ? De culpabilité ? De honte ? De regret ? » Ce n'était plus sa maman ! La maman qui lui parlait des espaces infinis de la Russie, des rennes, des ours. Qui lui apprenait le komi et le russe. Il était déçu. Profondément déçu. De tout, de son père Yves aussi. Un bon gars comme disait ses amis, mais ce n'était pas d'un bon gars qu'il avait besoin après la mort de son père. Du vrai père. Le vrai ? Yves avait été un bon père comme il était un bon gars. Oui. Oui... il avait besoin de s'éloigner du regard de sa mère et des mots mièvres de sa copine qui visait inutilement une place de père. Trois pères ? Mieux deux mères. Mais pas d'une mère triste et coupable, qui avait abandonné ses deux hommes pour une crétine dont la seule qualité était d'être autochtone. Il aurait voulu une seule mère, celle qui lui enseignait le komi, que lui apprenait à tirer avec l'arc qu'elle-même avait construit.

« Ça suffit de mes histoires. Parlez-moi de vous. Comment avez-vous connu Viktor ? et ma mère ? » Nos réponses furent brèves : il était bien trop évident que son barrage était plein et qu'il fallait lever les vannes. Nous lui demandâmes qu'il nous dise quelque chose de Ludmilla qui ne baragouinait que quelques mots d'anglais et quelques mots d'italien.

« Я буду говорить за вас, согласны? », lui dit-il et elle lui répondit avec un sourire qu'on ne s'attendait pas sur ce visage anguleux sillonné de vieilles rides. Oui, il pouvait parler à sa place.

Lorsque, dans les années 1980, à cause de la pénurie de main-d'œuvre dans l'exploitation forestière, on avait engagé un grand nombre d'Ukrainiens, elle s'était transférée à Gudachi avec une cinquantaine de compatriotes. Elle était la seule femme seule. Elle fuyait un amour malheureux et se retrouvait avec la parole comme seule défense contre les poussées hormonales de quelques dizaines d'hommes dans la vingtaine. « En la connaissant, je crois qu'elle s'est bien démerdée jusqu'au jour où, entre elle et Vladimir, naquit quelque chose qui fit ombrage aux hormones des autres. » Les bagarres entre ces jeunes qui n'avaient que la vodka et quelques vieilles putes mongoles pour remplir les après-midi du dimanche — les seules heures où ils étaient « libres » — étaient la norme. Un dimanche ce qui n'eût pas dû arriver arriva : Vladimir tua un des deux hommes qui avait coincé sa femme contre un tas de foin. Il fut condamné à trente ans et il mourut dans la prison de Skovorodino après dix. Ludmilla se retira... elle devint la ведьма, la sorcière, de Gudachi

Le passage de la sorcière de Gudachi à l'ermite de Matagami, son « vrai père », comme il souligna pour la deuxième ou troisième fois, se fit sans que ni le ton, ni le rythme ni les

gestes ne changent ; son regard, par contre, abandonna les nôtres et se perdit dans le vide. Il nous parla des promenades en forêt avec cet homme mystérieux qui l'ensorcelait avec ses descriptions de cosmonautes et des véhicules spatiaux, ses récits des voyages dans l'espace et de promenades sur la lune.

Un jour — il devait avoir quinze ans — sa mère l'atterra : Omon était un cosmonaute qui n'avait jamais quitté le cosmodrome de Baïkonour où il avait passé des années d'entraînement avant de s'échapper. Elle l'avait ramassé « elle a vraiment employé le mot *ramassé* » blême de peur à la station Kropotkinskaïa du métro de Moscou. Elle n'avait jamais pu savoir ni pourquoi ni comment il s'était enfui. Comment avait-il pu parcourir les presque 3000 km du Kazakhstan à Moscou ? Il n'en parla jamais. « Tu ne peux pas imaginer comme c'était la vie en Union soviétique à cette époque-là, un pays où le mensonge avait tout avalé, où tu pouvais disparaître sans laisser de traces... mais maintenant tout a changé, tout renaît dans ce pays complexe et immense que Tolstoï et Dostoïevski ont si fidèlement peint ».

Il se jeta à tête baissée dans la littérature et l'histoire russe. Et très tôt il sut qu'un jour il aurait visité le pays du prince André, de Koutouzov, d'Ivan le Terrible... le pays des Karamazov, des Cosaques, des faux czars et du czar qui se fit menuisier... le pays des dizaines de langues, des onze fuseaux horaires, du premier homme dans l'espace... le pays qui avait repoussé les chevaliers teutoniques, les armées lituaniennes polonaises, la nuée napoléonienne à la solde de l'Occident, les panzers allemands ravitaillés en racisme.

Le pays de Omon.

Il suivit des cours sur l'histoire de la Russie et sur le communisme et il tomba dans les bras Lénine.

Dans un séminaire de maîtrise, il arracha l'écharpe à « un mollasson suisse en costard de velours » qui avait lu Hannah Arendt sans rien y comprendre et qui endormait un cheptel d'étudiants avec des platitudes sur « Staline et Hitler homothète ». Ce fut le mot de la fin. Fin des Sciences Po, fin du Québec et départ pour le pays où le communisme s'était retiré sans effusion de sang montrant ainsi les fondements profondément humains de son idéologie et de ses dirigeants.

« Malgré la vie tordue de mes parents, la naïveté germait dans toutes mes pensées. »

Dès son arrivée à Moscou, il s'en alla à Vouktyl, la ville de sa mère. Et là, « je ne sais pas quelle mouche m'a piqué, mais j'ai décidé de passer une semaine à Vorkouta où j'ai rencontré le petit-enfant d'un goulagien qui m'a ouvert la porte sur un monde immonde ».

Déçu, il rentra au Québec où il ne résista que quelques semaines près d'une mère diminuée dans le giron d'une imbécile et des amis amnésiques. Nouveau départ pour la Russie, dans le désert sibérien, le plus loin possible de tout contact humain. « Je marchais sur les traces de mon père. Sans doute une façon de lui apporter un amour que ma mère lui avait enlevé.

Soulèvements de Vorkouta (19 juillet, premier août 1953)

Lorsqu'éclatent la grève et ensuite la révolte, il y avait 38 589 détenus dans le camp No 6 (Rechlag). Parmi ceux-ci il y en a 16 812 accusés de nationalisme, dont 10 495 Ukrainiens, organisés par la branche militaire de l'organisation nazie des nationalistes ukrainiens dirigés par Stepan Bandera.

Et si le mollasson de Youri... ? Ce qui est certain, c'est que la différence est énorme, car Staline, contrairement à Hitler dont les paroles et l'action étaient soudées, avait besoin de l'hypocrisie des mots pour justifier ses horreurs.

La peur du passé pour lui, du futur pour moi ? Peut-on faire autrement que de marcher sur les traces des gens qu'on aime ? »

Le long silence qui suivit ne fut perturbé par aucune réponse.

Dodo.

Mes sœurs couchèrent chez Youri et moi chez Ludmilla qui, avec gestes, des regards et des bribes d'anglais, me fit comprendre que les quatre décennies qui les séparaient ne leur empêchaient pas d'être des amants.

Le lendemain Christine demanda à Youri s'il voulait bien nous accompagner.

C'EST TOUT ?

NON, CE N'EST PAS TOUT.

Pourquoi donne-t-on toujours moins d'importance au père biologique et toujours plus à tout ce qui est Bio ? Simple glissement de sens mot « biologique » ou quelque chose de plus profond ? Un bon sujet de conversation avec Fiorenzo.

Birobidjan

Nous avons décidé de nous arrêter à Belogorsk après 451 km et cinq heures de voiture — selon Google map. Nous nous arrê tâmes à Belogorsk après 451 km et trois heures et demie — selon nos montres. Aucun problème aux montres et Google, parfait comme d'hab. Si problème il y a eu, c'est côté Youri pour qui le Code de la route semblait n'être qu'un inutile accessoire. Lorsque, tout près d'une voiture de police, il roulait à 130 km/heures dans une zone 90, Stéphanie ne put retenir un cri, « Police » qui eut un écho prolongé : « Ici la police n'est pas sévère comme au Québec. » et il accéléra. J'aurais bien aimé lui dire que je préférerais la police sévère québécoise à la police libérale russe, mais telle était le plaisir qui lui donnait cette folle conduite... ou... ou le besoin macho d'étonner trois femmes... ou... montrer à des citadines la différente perception du danger des campagnards... ou... la joie d'avoir rencontré des Québécoises... ou... le fait de s'être confessé... ou... un peu de tout cela... tous ces « ou » qui m'encombraient le cerveau m'empêchèrent de parler. Ce ne fut pas le cas de Christiane qui le complimenta, ce qui eut comme conséquence... je vous laisse deviner.

J'étais bien contente que Christiane prenne le volant pour la deuxième partie. Mais, je n'avais pas compté sur l'aiguillon de l'émulation. Nous gagnâmes une bonne heure dans la deuxième partie et à 5 heures nous voilà devant l'hôtel Bira. Après un long échange en russe avec un gros couillon au sourire bête et au regard cochon, Youri parla à un commis qui invita Stéphanie et Christiane à le suivre au troisième, comme il leur montra avec les doigts. Pour Youri et moi, ce fut une chambre au deuxième. Devant l'expression étonnée du gros couillon, Youri leva légèrement le menton et lui lança : « Да, мы хотим комнату с двумя маленькими кроватями » et puis me regardant avec un sourire espiègle : « Ce crétin s'étonne du choix de deux lits » Je voulais lui dire que ça m'étonnait moi aussi. Je ne le dis pas. Décidément, c'était ma journée de retenue.

Pour nous dégourdir, nous allâmes jusqu'à la gare où Stéphanie prit en photo la gigantesque ménorah érigée en 2012 devant la gare, soviétiquement lourde, bâtie en 1929.



Une galimafrée pas très ragoûtante et puis dodo. Un dodo que pour Youri et moi dura jusqu'à quatre heures de l'après-midi. A cinq heures il était déjà en route.

J'étais abattue comme si... comme si ces dernières années j'avais laissé passer quelque chose... quelque chose que je n'aurais plus pu rattraper. Je fonctionnais au ralenti. Le réservoir était vide.

Les filles arrivèrent vers sept heures, accompagnées par une très belle femme, aux formes généreuses, cheveux de jais, yeux noisette. Type méditerranéen. Une autre démonstration, mais en avons-nous encore besoin ? de l'essaim de races qui ont colonisé la Russie — oui, de RACE, ma chère lectrice PC, et, sur la lancée, merci Bacho. Elle pourrait très bien être une sœur (biologique et non sérapionne) de Christiane, ce qui est certain, c'est que c'est le genre de femme qu'aime Stéphanie.

« Et Youri ? me demanda Stéphanie.

— Il est parti.

— Sans nous saluer ! Est-ce qu'on lui a fait quelque chose ? »

Comme il est écrit quelques lignes plus haut, je fonctionnais au ralenti et pour Christiane, la coquine ! il fut facile de me devancer : « Hannah lui a certainement fait plein de belles choses. » J'amorçai un sourire.

Elles me présentèrent Elena Sarashevsss... Sarashevsssquelque chose, rédactrice en chef du Birobidzhan Shtern où, bien qu'elle ne soit pas juive et malgré le nombre approchant zéro de juifs lisant le yiddish, elle écrit deux pages en yiddish dans tous les numéros. C'est la fascination de la langue judéo-allemande qui l'a poussé à se transférer à Birobidjan. Elle pense que des gens comme elle peuvent aider à rendre la ville moins disneyenne, surtout maintenant que des déçus de l'État d'Israël commencent à s'établir ici. « La terrible crise économique près la chute du communisme en 1991 a poussé au moins 13 000 personnes à émigrer en Israël. On pourrait penser que ce n'est pas beaucoup pour une ville de 74 000, c'est vrai en absolu, mais puisqu'il y avait déjà très peu de juifs, ça fait un grand exode. Je ne crois pas que le retour pourra compenser les pertes, mais si l'État israélien persiste dans son aveuglement il y aura toujours plus de jeunes qui voudront retourner dans la terre de leurs grands-parents. Il ne faut pas oublier non plus que la Chine est proche. » Ce rappel du célèbre film italien des années 1960 suffit pour que la conversation s'en aille côté cinéma. Moi, toujours pas dans mon assiette, et Stéphanie, sans doute un peu ailleurs,

nous apportâmes bien peu de mots au moulin de l'échange. Toutes les quatre nous nous déclarâmes (Stéphanie et moi avec plus de retenue), Christiane et Elena (avec enthousiasme) adeptes inconditionnelles du cinéma japonais des années 1960 et 1970. Pour ne pas donner l'impression que j'étais ailleurs j'ajoutai que ce passage du cinéma italien au cinéma japonais allait dans le sens d'une des rengaines de Fiorenzo « Les Japonais et les Italiens sont des peuples jumeaux pour le cinéma et l'érotisme », ce qui déclencha une avalanche de questions auxquelles je ne pouvais pas répondre.

Dormi très mal.

Ai-je oublié mon corps ? Mon corps m'a-t-il oublié ? s'est-il oublié ? a-t-il perdu son centre ? « mon » ? mon quoi ? mon cul ? mon centre ? mon ventre ? mon antre ? Merde, merde, merde... vide, vide, vide.

Aucune envie de parler, de me promener, de visiter.

« Je n'ai vraiment pas envie.

— On va rester avec toi.

— Non, je suis... je préfère rester seule. »

Elles n'ont pas insisté. Elles ont toujours le silence qu'il faut. Je me mets au lit. Elles reviennent vers sept-heures. Je n'ai pas bougé. Elles entrent dans la chambre, jettent la couette par terre. Je cache mon ventre avec l'oreiller.

« Putain ! Arrêtez ! »

Christiane saisit la robe de nuit qui traîne par terre, la déploie pour me cacher : « Mme la marquise, veuillez vous habiller.

— Vous êtes vraiment chiantes. »

On va chez Dodo pizza où Elena nous attend avec Alessandro Vitale, un professeur de l'université de Milan spécialiste de l'histoire de la Russie qui a beaucoup écrit sur Birobidjan et l'a visité à plusieurs reprises. Il nous tient un cours sur la politique antisémite de Staline. Pour souligner l'ambiguïté de l'intelligentzia juive, il nous parle de Bergelson (parfait inconnu !) qui demande de pouvoir mourir à Birobidjan.

Je me suis emmerdée. J'avais la tête ailleurs. Où ? dans le vide.

Je vais terminer mon récit du court séjour à Birobidjan avec un bijou de Rachel Bluwstein, une poétesse découverte grâce à Elena et que j'ai déjà installée dans mon panthéon domestique.

Mes morts

Eux seuls me sont restés, rien qu'en eux seuls
La mort n'enfoncé pas sa lame tranchante.

Au tournant du chemin, au déclin du jour,
Ils m'entourent en secret, m'accompagnent en silence.

Unique est notre alliance. Attache ineffaçable,
Rien que ce que j'ai perdu — mon bien à jamais.

Mais, avant d'entreprendre le voyage de retour, je vous assène une célèbre formule, revue et étirée : les voyages défrichent la jeunesse et forment la vieillesse.

C'EST TOUT ?

NON, CE N'EST PAS TOUT.

Un voyage interminable en voiture de Birobidjan à Khabarovsk où nous nous sommes envolées pour Séoul.

Séoul, Milan, Trempet

Après une journée à Séoul, j'étais soûle, de lumières — artificielle —, de musique, d'odeurs, de gens, de voitures... J'avais besoin de paix. J'aurais chevauché un Hwasong-15 nord-coréen pour m'enfoncer dans le silence des Alpes. Ce n'était pas le cas de mes sœurs qui ont décidé de prolonger le séjour d'une semaine.

Elles m'ont accompagné à l'aéroport. Des sourires tristes. Quelques larmes. Christiane est la première à remettre les idées sur terre ; avec un brin de malice : « À Salonique tu n'aurais pas eu autant d'aventures. »

J'ai passé une nuit à Milan pour visiter l'expo de Kiefer. Magnifique.

Un train sale et rempli comme un œuf. À la gare de Morbegno, Fiorenzo et Léa m'attendaient. Va-t-elle jouer le rôle de la fille laissé vacant par Magda ? Sans doute. Elle semblait très contente de me voir. Assis au bar de la gare, je ne pus m'empêcher de dire à Fiorenzo qu'il était très négligé.

Le dernier quart d'heure sur une route plus adapté aux chèvres qu'aux voitures. Voilà le cloître. Mère supérieure o couventine ?

C'EST TOUT ?

NON, CE N'EST PAS TOUT.

Christiane et Stéphanie me manquent.

Post Scriptim

Des lectures qui m'ont guidé dans mon voyage.

- Anonyme, *La geste du Prince Igor*, Minos, 2005.
- Anonyme, *Er-Toshtuk*, Gallimard/Unesco, 1965.
- AA. VV. L'invention de la Sibérie par les voyageurs et écrivains français (XVIIIe-XIXe siècles) https://www.academia.edu/100615290/L_invention_de_la_Sib%C3%A9rie_par_les_voyageurs_et_%C3%A9crivains_fran%C3%A7ais_XVIIIe_XIXe_si%C3%A8cles
- Bergelson David, *The End of Everything*, Yale U. P., 2010
- Bluwstein Rachel, *Poesie*, IP, 2021.
- Bluwstein Rachel, *De loin suivi de Nébo*, Arfuyen, 2013.
- Carrère d'Encausse Hélène, *Catherine II*, Fayard. 2002.
- Custine (de) Astolphe, *La Russie en 1839*, Garnier, 2018.
- Gessen Masha, *Where de Jews Aren't*, Schocken, 2016.
- Halter Marek, *L'Inconnue de Birobidjan*
- Heller Michel, *Histoire de la Russie et de son empire*, Plon, 1997.
- Hoesli Eric, *L'épopée sibérienne*, Paulsen, 2018.
- ИСТОРИЯ ВОЗНИКНОВЕНИЯ ШЕСТИ СЕЛЕНГИНСКИХ РОДОВ, <http://archive.predistoria.org/index.php?name=News&file=article&sid=432>
- Ivan le Terrible, *Correspondance avec Andrej Kourbskij*.
- Kapuscinski Ryszard, *Imperium*, Feltrinelli 1995.

- Kourbski André, *Histoire du règne de Jean IV (Ivan le terrible)*, DROZ,
- Lev Lunc, *Les frères Sérapion*, Interférences, 2001.
- Margeret Jacques (Capitaine), *Un mousquetaire à Moscou*, La découverte, 1983
- Massie Rober K., *Pierre le grand*, Fayard, 1985.
- Moussa Sarga, A. Stroev (dir.), *L'invention de la Sibérie par les voyageurs et les écrivains français*, Institut d'études slaves, 2014.
- Nadia Duhameau, *Omon- l'homme aux chiens*,
<http://www.trempe.it/Monstre/09%20Nadia/R%C3%A9citsNadia/Omon.pdf>
- Pelevine Viktor, *Omon ra*, Mille et une nuit, 1998.
- Pierling Paul, *La Russie et le Saint-Siège*, Adamant, 2005 (Trois tomes)
- Roustaveli Chota, *Le chevalier à la peau de tigre*, Gallimard/Unesco, 1964.
- Sécher Bernard, ADN ancien dans la région du lac Baïkal en Sibérie.
<http://secher.bernard.free.fr/blog/index.php?post/2016/09/06/ADN-ancien-dans-la-r%C3%A9gion-du-lac-Ba%C3%AFkal-en-Sib%C3%A9rie>
- Sharpe Fiona, R. Rosell (2003), « Time budgets and sex differences in the Eurasian beaver », *Animal Behaviour*, vol. 66, n° 6, p. 1059-1067.
- Soloviev Sergei, *Histoire de Russie*, Adamant, 2006.
- Sonne Avraham, *Poesie*, Portatori d'acqua, 2018
- Srebrnik Henry, *Red Star Over Birobidzhan: Canadian Jewish Communists and the "Jewish Autonomous Region" in the Soviet Union*, Labor Vol. 44, p. 129-148, disponible en ligne: https://www.erudit.org/en/journals/lt/1999-v44-llt_44/llt44rr01/.
- Tesson Sylvain, *Dans les forêts de la Sibérie*,
- Tolstoï Léon, *Les Cosaques*, Dans *Souvenirs et récits*, Pléiade, Gallimard, 1961.
- Troyat Henri, *Ivan le Terrible*, Flammarion, 1982.
- Voltaire, *Histoire de l'empire russe sous Pierre Le Grand*, Dans *Œuvres historiques*, Pléiade, Gallimard, 1958.
- Zarcone Thierry, *Les confrérie Soufies en Sibérie*, Cahiers du monde russe, 41/2-3 | 2000.